2

ITINERAIRE

DE

LA PASSION

A JÉRUSALEM.

APPROBATION.

Nous approuvons l'ITINÉRAIRE DE LA PASSION. Ce livre nous a paru, par les détails qu'il renferme, par la manière avec laquelle ils sont exposés et par le sentiment de piété qui y règne, très-propre à intéresser le lecteur et à accroitre en lui la dévotion envers les mystères augustes de notre Rédemption. Nous le recommandons d'autant plus volontiers aux fidèles que le prix en est destiné par l'auteur à une bonne œuvre.

Avignon, 28 Juin 1860.

SERMAND, VIC.-GÉN.

S'adresser

à M. DUMAS, Curé de Travaillan

par Orange (Vaucluse).

ITINERAIRE

DE

LA PASSION

A JÉRUSALEM

OU

Description des lieux que Notre-Seigneur a parcourus, depuis le Jardin des Oliviers jusqu'au Calvaire et au Saint Sépulcre

SUIVIE D'UNE

COURTE NOTICE

Sur les principaux instruments de la Passion et du Chemin de la Croix.



AVIGNON

LIBRAIRIE AUBANEL FRÈRES

Imp. de N. S. P. le Pape et de Mgr. l'Archevêque.

1860

AUX AMES PIEUSES.

Qui de vous, en parcourant les Stations du Chemin de la Croix, n'a souvent désiré de contempler l'aspect réel des lieux qui furent témoins de ces grandes scènes? Suivre sur le Calvaire même les traces du Sauveur, baiser la poussière qui fut jadis teinte de son sang, n'est-ce pas là le rêve ordinaire de votre piété, et ne vous êtes-vous pas souvent associées par le désir, aux généreux Chrétiens, qui entreprennent chaque année ce grand et consolant pèlerinage?

Eh bien! ce que la plupart d'entre vous ne peuvent accomplir, par le défaut du temps, de la fortune,

ou même du courage, nécessaires pour un voyage au-delà des mers, nous venons vous proposer de le faire en esprit. C'est le but de ce Petit Livre.

Nous parcourrons ensemble tout le Chemin de la Passion du Sauveur, depuis le Mont des Oliviers, témoin de son agonie, jusqu'à la grotte du Sépulcre, où viennent se terminer ces douloureuses scènes. Nous dirons ce que ces lieux furent autrefois, ce qu'ils sont aujourd'hui; ce que le temps et la barbarie ont détruit, ce que la piété Chrétienne et le zèle des nations Européennes ont conservé. Ainsi, au lieu de se perdre dans le vague des conceptions imaginaires, nos pensées auront désormais un

cadre ; et dans ces descriptions, toujours d'une exactitude historique et rendues plus sensibles par un plan général des lieux (1), l'âme méditative trouvera toute faite, *la construction du lieu*, recommandée par les docteurs de l'oraison.

Pour achever de satisfaire les désirs de la piété, nous avons joint à nos descriptions topographiques, une courte Notice sur les différents instruments de la Passion, et nous avons fait suivre le tout des prières ordinaires du Chemin de la Croix.

(1) Nous eussions voulu pouvoir joindre à ce plan, la représentation graphique de chaque Station. Cette collection existe en 14 magnifiques dessins. Nous espérons pouvoir en donner une copie réduite dans une nouvelle édition de cet Opuscule.

On le voit, ce Livre n'est pas proprement un livre ascétique : mais l'histoire et la topographie s'y font, du moins, les servantes de la piété. Nous espérons donc, de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il produira quelques fruits. Si nous avions ce bonheur, nous demanderions aux âmes qui en seront aidées dans leurs méditations, un souvenir pour nous au pied de la Croix : ce sera la récompense de notre travail.

Le 1er Dimanche de l'Avent 1859.

AVIS.

Le produit de la vente de cet Opuscule est destiné à subvenir aux frais de l'ornementation d'une pauvre église.

LA VOIE DOULOUREUSE A JÉRUSALEM.

PREMIÈRE PARTIE.

VOIE DE LA CAPTIVITÉ.

§ 1er.

Jardin des Oliviers. — Grotte de l'Agonie. — Torrent de Cédron. — Porte Sterquiline. — Porte St Etienne.

Après la Cène dans laquelle il avait institué le divin sacrement de l'Eucharistie, Jésus descendit du Cénacle qui était sur le mont Sion, traversa la vallée de Josaphat et alla, « selon sa coutume, au delà du torrent de » Cédron, à la montagne des Oliviers, où était » un jardin; il y entra, lui et ses Disciples (1). » Il était à peu près onze heures du soir.

Le mont des Oliviers, dont il est souvent parlé dans l'Evangile, s'élève à l'Orient de Jérusalem; il en est séparé par la vallée de

(1) St Luc XXII et St Jean XVIII.

Josaphat et le torrent de Cédron qui la traverse. Des murs de la ville à son sommet il y a une demi-lieue. De ce côté la pente est assez raide. A chaque pas que l'on fait en la gravissant, Jérusalem présente une magnificence de plus. C'est sans doute à un de ces points de vue imposants que Jésus-Christ était assis avec ses Disciples, le jour où il leur parla des signes épouvantables qui devaient précéder la destruction du Temple, dont ils admiraient les superbes bâtiments (1); le jour où il pleura sur Jérusalem en pensant aux maux dont elle était menacée; le jour où il lança l'anathème contre cette ville, qui allait se souiller d'un déicide (2).

L'aspect général de cette montagne est nu, sombre et triste; on y remarque des vignes languissantes, quelques oliviers, la plupart sauvages, des figuiers, des caroubiers et divers arbustes, qui poussent au milieu de décombres. Autrefois les oliviers y étaient plus nombreux; d'une si heureuse venue et d'un si beau rapport qu'ils ont laissé leur nom au sol qui les nourrissait. Parmi eux se

(1) St Matth. XXIV. — (2) St Luc XIX.

trouvaient cependant d'autres arbres et même en grand nombre. C'était, pour l'ordinaire, des arbres fruitiers, disposés en vergers. Le terrain était soutenu par des terrasses, qui formaient des plates-bandes, dont l'amphithéâtre s'élevait sur les flancs inclinés de la montagne. On aurait dit autant de jardins verdoyants. Un seul de ces jardins s'est conservé jusqu'à ce jour avec ce nom et des souvenirs plus précieux encore : *le Jardin des Oliviers*.

Ce lieu si fréquemment sanctifié par la présence et les prières de Jésus-Christ, se trouve à la naissance de la vallée, presque à la source du Cédron, à vingt pas de son lit, et sur le dernier gradin de la montagne du côté de Jérusalem. Il fallait qu'autrefois sa solitude fût bien profonde pour que le Sauveur lui confiât ainsi son recueillement et ses célestes entretiens. *Il avait coutume* d'y venir prier. Il passait souvent le jour à enseigner dans le temple, et le soir il venait prier sur la montagne des oliviers, où il restait toute la nuit avec ses Disciples. Dans le temps des grandes solennités surtout, on passait la nuit dans

les environs en plein air: ce que permettait la douceur du climat, et ce qui a lieu encore actuellement.

Aujourd'hui ce jardin est entouré d'un mur, qui peut avoir trois mètres de haut. Les Pères-Latins, qui ont acheté ce local de leurs deniers, ont voulu ainsi le mettre à l'abri de l'indiscrétion des visiteurs. Cette enceinte mesure soixante-dix pas de long et cinquante-un de large. On y remarque huit oliviers d'une extrême décrépitude; on en comptait neuf au XVII[e] siècle. Leurs troncs sont énormes, noueux, cannelés et en partie creux. Cet air d'antiquité confirme une tradition qui en fait remonter l'origine jusqu'au temps de Notre-Seigneur. Ils furent peut-être du petit nombre de ces arbres, qui échappèrent à la destruction générale qu'en fit faire Titus, lors du siège de la ville sainte. On sait d'ailleurs que les oliviers vivent sans terme, et que de leur pied, entouré de terre poussent sans cesse de nouvelles branches, qui en perpétuent indéfiniment l'existence. C'est pour faciliter cette reproduction que la terre végétale du jardin est amoncelée autour des huit

arbres. Si donc on avait de la peine à reconnaître dans leurs troncs vénérables les contemporains même du Sauveur, on devrait au moins les regarder comme les premiers rejetons de ces souches antiques dont les racines puisèrent leur sève dans la terre arrosée des larmes et du sang de l'Homme-Dieu (1). Le reste du jardin est tenu fort proprement. Ce soin est confié à un Frère, qui doit aussi recevoir les pélerins. Il est défendu de toucher aux feuilles et aux branches des oliviers; mais le Frère, connaissant le désir commun aux visiteurs, leur offre volontiers quelques morceaux de bois sec, quelques olives tombées. Les Pères recueillent soigneusement les branches mortes et les noyaux des fruits pour en former des objets de dévotion,

(1) Les oliviers du jardin de ce nom à Jérusalem sont au moins du temps du Bas-Empire. En voici la preuve. En Turquie tout olivier trouvé debout par les Musulmans lorsqu'ils envahirent l'Asie ne paye qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis la conquête doit au Grand-Seigneur la moitié de ses fruits; or les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins.

(CHATEAUBRIAND, *Itinéraire*).

comme croix et chapelets, dont la rareté semble ajouter encore quelque chose à tout le prix que l'on y attache.

Le village de Gethsémani touche au Jardin des Oliviers, qui lui emprunte aussi son nom. Ce nom veut dire *Pressoir d'huile*. On y pressurait les olives recueillies sur la montagne.

« Lorsque Jésus fut arrivé en ce lieu, il » dit à ses Disciples : Priez, afin que vous » n'entriez point en tentation.

« Et s'étant éloigné d'eux à la distance d'un » jet de pierre, il se mit à genoux et il priait.

« Disant : Mon Père, si vous voulez, éloi» gnez ce calice de moi ; toutefois que votre » volonté et non la mienne se fasse.

« Or, un Ange lui apparut du ciel, le for» tifiant ; et lui, comme à l'agonie, redoublait ses prières.

« Et une sueur se répandit sur lui, comme » des gouttes de sang, découlant jusqu'à terre.

« Et s'étant levé après sa prière, il vint » vers ses Disciples, et les trouva endormis, » accablés de tristesse.

« Et il leur dit : Pourquoi dormez-vous ?

» Levez-vous, priez, afin que vous n'entriez » point en tentation (1). »

L'endroit où les Apôtres s'endormirent lorsque Notre-Seigneur les laissa pour aller prier, se trouve à l'extrémité septentrionale du jardin. C'est un rocher plat sur lequel six ou huit personnes peuvent s'asseoir ou se coucher commodément. On a assuré que les corps des Apôtres s'étaient empreints sur la pierre où ils avaient dormi ; mais il ne reste aucune trace pour faire accepter cette tradition.

Non loin de là, environ *à un jet de pierre* vers le nord, est la grotte où Jésus fit sa prière : elle porte le nom de *Grotte de l'Agonie* ; on l'appelle encore Grotte de Gethsémany.

Cette grotte, toute taillée dans le rocher, est absolument dans le même état où elle se trouvait au temps de Notre-Seigneur. Elle est de forme presque ronde ; l'espèce de voûte qui la surmonte est soutenue par trois gros pilastres bruts, de la roche même. Le jour y pénètre par une ouverture pratiquée dans le haut, au milieu du rocher

(1) S. Luc XXII.

et sur laquelle s'étend une grille destinée à arrêter les pierres que la malveillance des Turcs voudrait y jeter. Autrefois on y arrivait de plain-pied; mais le terrain s'est exhaussé autour et maintenant on y descend par sept degrés. Elle est fermée par une porte dont les Pères-Franciscains, propriétaires du lieu, gardent la clef. L'étendue de la grotte a quinze pas de diamètre. L'Autel principal est à peu près vis-à-vis la porte; derrière cet autel est un enfoncement large de six pas. La tradition indique cette place comme celle où Jésus, le front dans la poussière, a ressenti les terreurs de l'agonie. Un tableau y représente le Sauveur soutenu par un Ange qui vient le fortifier. On y lit de plus cette inscription en latin «Ici, une » sueur se répandit sur lui, comme des gout- » tes de sang, découlant jusqu'à terre. » Sur les côtés, sont deux autres autels, en face l'un de l'autre. Les parois de la grotte sont sans ornements; partout c'est le rocher nu, qui donne à cet intérieur quelque chose de sévère et de solennel.

Cette grotte est dans l'état où plusieurs

personnes voudraient que fussent les autres sanctuaires ; c'est-à dire comme elle était au temps de Notre-Seigneur. Autrefois cependant il y avait des inscriptions et des peintures sur les parois du rocher ; mais le temps les a fait disparaitre. Au moyen-âge il existait même encore, en ce lieu, une Eglise, dont il ne reste plus le moindre vestige. Ses ruines ont été probablement la cause de l'exhaussement du terrain à l'entour.

D'ailleurs, pour éprouver là des émotions l'âme a assez de ses souvenirs : Quel spectacle que celui de Jésus dans la Grotte de Gethsémany ! L'ennui, la crainte et la tristesse s'emparent de son âme ; il se retire dans les ténèbres, c'était entre minuit et une heure. L'absence de sa tendre Mère, le délaissement de ses Disciples, fait que tout l'afflige, l'abat et l'accable ; il se présente devant son Père, il le voit irrité, inflexible ; il prie, et d'abord sa tête se baisse, ses genoux fléchissent, il tombe sur sa face. A l'ennui succède la crainte ; à la crainte succèdent les soupirs, aux soupirs les sanglots et les défaillances. On n'entend plus que quelques pa-

roles prononcées d'une voix faible et comme mourante : Ah ! mon Père, mon Père ; souvenez vous de mon amour, ou du moins s'il vous reste quelque trace de cette compassion que vous ne refusez pas même aux plus coupables, soyez touché de l'état où je suis réduit, éloignez de moi ce calice d'amertume qui m'est présenté. — Non, non, il ne s'éloignera point ce calice amer, il faut le boire jusqu'à la lie.

Alors, se voyant privé de tout secours, et comme abandonné de toutes parts, il se livre entièrement à l'amertume de sa douleur: Ses yeux s'abattent, son visage est couvert de la pâleur de la mort, son corps chancelant succombe sous le poid qui l'accable, son âme est errante sur ses lèvres, sa douleur monte jusqu'au dernier période : le voilà qui entre dans une mortelle agonie. Son sang, ramassé vers le cœur, et repoussé par un effort généreux qui le porte à se soumettre, sort par tous les pores de son corps. Son visage est arrosé de ce sang, ses mains, ses pieds, tout son corps est couvert de ce sang ; la terre même en est abreuvée ; il

expire, si une force supérieure ne le soutient. Un Ange descendu du ciel, paraît enfin pour le fortifier.

Quelles leçons salutaires! Heureux celui qui les comprend! les consolations solides viennent d'en-haut; ce n'est que du ciel que nous devons les attendre. Dans les créatures nous ne trouverons que des consolations onéreuses, faibles et souvent assoupies dans l'indifférence. Le monde est endormi pendant que la vertu combat; l'humanité sommeille lorsque son libérateur est aux prises avec l'agonie. Priez et l'Ange du bon secours viendra vous fortifier contre l'ennemi; négligez la prière et votre âme, enveloppée d'un sommeil léthargique sera livrée à toute la violence de la tentation.

Jésus vient de le dire à ses Disciples.

« Comme il parlait encore, une troupe ar- » riva; c'était une compagnie de soldats, et » des gens avec des lanternes, des flambeaux » et des armes. Celui qui s'appelait Judas » la précédait.

« Ce traître connaissait ce lieu là, parce » que Jésus s'y était souvent trouvé avec ses » Disciples.

« Il s'approcha de Jésus pour le baiser, » mais Jésus lui dit : Mon ami, vous trahissez » le fils de l'homme par un baiser ?

« Cependant Jésus qui savait tout ce qui » devait lui arriver, vint au devant d'eux, et » leur dit : Qui cherchez-vous ?

« Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth ; » Jésus leur dit : C'est moi.

« Dès que Jésus leur eut dit : C'est moi ; » ils furent renversés et tombèrent par terre.

« Il leur demanda une seconde fois : Qui » cherchez-vous ? et ils lui dirent : Jésus de » Nazareth.

« Jésus leur répondit : C'est moi. Si donc » c'est moi que vous cherchez ; laissez aller ceux-ci.

« La Cohorte et le tribun, et les hommes » envoyés par les Juifs, se saisirent alors de » Jésus, le lièrent et le conduisirent d'abord » chez Anne. » (1) Il pouvait être alors une heure.

Le lieu où se passa cette scène d'horreur se trouve devant la grotte même de l'agonie ; c'est une espace de quinze à vingt pas de

(1) St Luc XXII et St Jean XVIII,

longueur. Ainsi que la grotte il faisait autrefois partie du Jardin des Oliviers; il en est maintenant séparé par le mur qui enclot ce dernier. On l'appelle *Osculo*, qui signifie *baiser*, de la parole même que Jésus adressa à Judas, au moment où il le trahissait par ce signe d'amitié,

On ne peut y poser le pied sans éprouver un frémissement secret. On croit y voir encore à la lueur vacillante des flambeaux, cette sinistre figure de Judas, qui s'avance vers Jésus pour le baiser: affreux signal de trahison que les annales du crime n'ont eu à enregistrer que cette fois, et que l'enfer seul avait pu inspirer au cœur de ce sacrilége. On croit entendre les cris de menace de cette foule qui arrive, ses cris de terreur quand elle est renversée. Puis au milieu de ce tumulte, de ces torches, de ces bâtons, de ces glaives agités avec fureur, l'œil aime à se reposer sur la face toujours douce, toujours inaltérable de Jésus, s'offrant librement à la mort, tendant ses mains divines aux soldats qui le lient et qui l'entrainent. Suivons-le.

Ils lui font prendre un chemin en pente,

qui à quinze ou vingt pas de là les conduit sur la rive du *Cédron*. Ils le côtoient un peu en descendant son cours, puis ils entrent sur un pont pour le passer. Une tradition, assure que Notre-Seigneur, poussé rudement par les soldats, tomba au bas du pont. On voit encore en cet endroit l'empreinte peu prononcée de deux genoux sur une roche, qui est en très-grande vénération. Le regard prophétique de David semble avoir vu dans l'avenir cette chute, quand il disait: « Il boira en passant » l'eau du torrent, c'est pourquoi il lèvera la tête. » (1). Le terrain qui avoisine cette roche a été acheté par les Arméniens. Le Cédron a un lit pierreux, étroit et presque toujours à sec. Les paroles que nous venons de citer semblent nous autoriser à croire qu'autrefois il avait un petit cours d'eau, que le déboisement des montagnes d'alentour a dû tarir. Le pont jeté sur le torrent n'a qu'une seule arche.

Entre le Cédron et Jérusalem le ravin est très-escarpé; c'est une haute falaise sur laquelle reposent les murs de la ville L'indigne

(1) Ps. CIX. 9.

cohorte, poussant toujours cruellement son prisonnier, monte d'un pas précipité la colline du Moria, longe un peu les murs du temple, passe sous l'angle sud-est de son enceinte extérieure, et entre dans Jérusalem par la porte *Sterquiline*.

Cette porte, ainsi que la porte Dorée, par laquelle quelques jours auparavant Jésus-Christ avait fait son entrée triomphale, est actuellement toujours fermée. De sorte qu'aujourd'hui on ne peut descendre directement dans la vallée de Josaphat et monter au Jardin des Oliviers que par la porte *St Etienne*, qui se trouve sur la partie orientale de Jérusalem, mais plus vers le nord que les deux autres. Ce nom lui est donné parce que ce fut par cette porte que le Saint sortit pour aller au martyre. C'est à mi-descente du ravin que se trouve le lieu, où cet homme plein de grâce et de force, et qui faisait de grands prodiges parmi le peuple, rendit le premier *témoignage du sang* à Jésus-Christ. Non loin, on montre aussi l'endroit où *Saul*, qui avait consenti à sa mort, gardait les habits de ceux qui le lapidaient.

Les Arabes appellent encore cette porte *Bal-el-sidi-Mariam*, c'est-à-dire *porte de Marie*, parce qu'elle conduit aussi au tombeau de la Ste Vierge

§ 2me.

Maison d'Anne. — Maison de Caïphe. — Palais de Pilate; le Prétoire. — Palais d'Hérode. — Salle de la flagellation. — Arcade de l'ECCE HOMO.

Les prêtres des Juifs et les hommes de loi, voyant que légalement ils ne pouvaient rien contre Jésus; *avaient tenu conseil ensemble sur les moyens de s'en emparer par dol et de le tuer.* Aussi la manière dont ils viennent de se saisir de lui au Jardin des Olives, a toute l'apparence d'un coup de main. C'est de nuit, avec une troupe de valets et de gens appostés; si parmi eux, il y a des soldats romains, ils n'ont pas été régulièrement requis; le gouverneur lui-même ignore encore ce qui se passe. Aussi, comme si elle avait eu conscience de la loi violée et des formes juridiques méprisées, la troupe impie ne va pas promener son prisonnier dans les rues les plus populeuses

de la ville, pour la troubler dans son repos, la remplir de tumulte et de vociférations. Au contraire, elle a pris le chemin le plus court; elle veut traverser les rues les plus solitaires pour conduire Jésus vers ses juges.

Après avoir franchi la porte Sterquiline, par où l'on portait les immondices hors des murs, le cortége s'engage dans un chemin montant, raboteux, et tout jonché des tessons qu'y jetaient les potiers, presque seuls habitants de ce quartier, et s'arrête au pied du mont Sion, à la maison d'un ancien pontife, Anne, déposé autrefois par Valerius Gratus, gouverneur romain. Anne était beau-père de Caïphe, qui se trouvait Grand-Prêtre pour cette année-là. Cette parenté et son sacerdoce lui parurent des titres suffisants pour s'arroger le droit d'interroger Jésus. Il était impatient de se repaître de ses humiliations; aussi ne renvoya-t-il pas l'audience au lendemain. Il se le fit présenter quelques instants après; il n'était pas plus d'une heure et demie du matin.

« Anne interrogea donc Jésus sur ses Disciples et sa doctrine. »

« Jésus lui répondit : J'ai parlé publique- » ment à tout le monde ; j'ai toujours enseigné » dans la synagogue et dans le temple, où tous » les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en » secret.

« Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez » ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit : » ils savent ce que je leur ai enseigné.

« A ces mots un des officiers, qui étaient » là présents, donna un soufflet à Jésus, di- » sant : Est-ce ainsi que tu réponds à un » pontife.

« Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, » montrez en quoi j'ai mal dit ; mais si j'ai » bien parlé pourquoi me frappez-vous ?

« Et Anne renvoya Jésus enchaîné chez » Caïphe le Grand-Prêtre (1). »

Sur les ruines de la maison d'Anne on voit maintenant un couvent de religieuses arméniennes. Ce couvent est pauvrement construit ; il se trouve près de la porte de David, presque au pied de la montagne de Sion.

L'emplacement de la salle, où le pontife interrogea le Sauveur et où un officier le frappa

(1) St Jean XVIII.

d'un indigne soufflet, est occupé par une église fort petite, qui a dix ou douze mètres de longueur sur six de largeur. Les religieuses y communiquent par une porte latérale. Dans l'église, à gauche, on fait remarquer l'endroit où fut déposé Jésus avant d'être présenté au Grand-Prêtre ; c'est un lieu obscur et prolongé comme une allée. On montrait encore au siècle dernier, dans une cour, tout proche du chœur de l'église, un olivier, auquel une tradition assure que Notre-Seigneur fut attaché et traité avec le dernier mépris. Tous ces lieux, qui éveillent de si tristes souvenirs, sont l'objet d'une pieuse vénération parmi les chrétiens.

De la maison d'Anne, Jésus-Christ fut conduit à celle de Caïphe, qui n'en était éloignée que de deux-cents pas. Peut-être celui-ci avait-il ordonné aux soldats de le retenir quelque temps chez son beau-père, afin que les prêtres, les docteurs, les sénateurs, les scribes et les pharisiens, qu'il avait convoqués pendant la nuit, eussent le temps d'arriver chez lui. En attendant, Caïphe adressa quelques questions à Jésus, mais il suspendit bientôt

l'interrogatoire et le remit au matin pour entendre les témoins en présence du conseil. Il fit conduire Jésus dans la cour où ceux qui l'avaient amené commencèrent à se moquer de lui en le frappant. Ce fut entre six et sept heures, le vendredi matin, que le Sauveur parut devant le Sanhédrin.

« Or les princes des prêtres et tout le con» seil cherchaient un faux témoignage contre » Jésus, pour le livrer à la mort.

« Et ils n'en trouvèrent pas, quoique plu» sieurs faux témoins se fussent présentés. » Enfin deux faux témoins vinrent et dirent.

« Cet homme a dit : Je puis détruire le » temple de Dieu, et après trois jours le » rétablir.

« Et le prince des prêtres se levant, lui » dit : Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci » déposent contre vous ?

« Jésus se taisait ; et le prince des prêtres » lui dit : je vous adjure au nom du Dieu vi» vant de nous dire si vous êtes le Christ, le » Fils de Dieu.

« Jésus lui répondit : Vous l'avez dit. Je » vous déclare qu'un jour vous verrez le Fils

» de l'Homme assis à la droite de la majesté
» de Dieu, et venant sur les nuées du Ciel.

« Alors le prince des prêtres déchira ses
» vêtements, disant: Il a blasphémé; qu'avons-
» nous besoin encore de témoins? Voilà que
» maintenant vous avez entendu le blasphè-
» me.

« Que vous en semble ? Tous répondirent:
» il mérite la mort.

« Alors on lui cracha au visage, on le
» frappa avec le poing, et d'autres lui donnè-
» rent des soufflets,

« Disant: Christ, prophétise-nous, qui t'a
» frappé (1). »

L'emplacement de la maison de Caïphe est hors de l'enceinte actuelle de Jérusalem, non loin de la *porte de Sion* qui y conduit. On sait que cette porte est ainsi nommée de la célèbre montagne sur laquelle elle est ouverte, et qui jadis eut la gloire de donner son nom à toute la ville. Le mont *Sion* se présente en croissant du côté de Jérusalem; il est d'un aspect jaunâtre et stérile; son faîte arrondi est couronné de trois ruines : le Saint Cénacle, le

(1) St Matth. XXVI.

palais de David, et la maison de Caïphe: cette dernière occupe même le sommet. On y entrait par un petit guichet fort bas situé à l'ouest: les Arméniens y ont construit un monastère, mais ils n'ont pas conservé le moindre vestige de la salle où Notre-Seigneur fut interrogé et exposé aux insultes et aux outrages. Ils en ont perdu tout souvenir, et c'est en vain qu'on leur demande d'en indiquer au moins la place. Le tribunal paraît néanmoins avoir été à l'est, dans une salle au rez-de-chaussée. Ils montrent cependant dans leur église, à côté de l'autel, une petite chambre ou lieu obscur, dans lequel on croit que Jésus fut mis, pour passer le reste de la nuit, en attendant l'inique interrogatoire, où il fut déclaré blasphémateur, et comme tel jugé digne de mort.

Cette église est petite, très-jolie, fort bien tenue et orné de tapis magnifiques. Son autel est formé de la pierre qui fermait l'entrée du Saint Sépulcre. La porte de cette église est ombragée par trois palmiers très-anciens.

Dans l'intérieur de la maison de Caïphe il y avait une cour. L'innocent Jésus, y avait

passé le reste de la nuit, avons-nous dit, entouré de ses implacables ennemis, dont les uns lui faisaient subir leurs insultes, leurs soufflets et leurs crachats, tandis que les autres autour d'un feu, qu'ils avaient allumé, au milieu, cherchaient à se garantir de la fraîcheur de la nuit. Un oranger entouré d'une caisse de pierre marque la place où les gardes allumèrent ce feu.

Ce fut dans ces circonstances que se passa une scène dont l'issue fut plus douloureuse au cœur de Jésus que les plus sanglants outrages qu'il eut à supporter. Pierre avait suivi son maître jusque là pour voir la fin :

« Et comme il était assis dans la cour d'en » bas, une des servantes du grand-prêtre vint,

« Et lorsqu'elle eut vu Pierre se chauffant, » elle le regarda et lui dit : Et toi aussi tu » étais avec Jésus de Nazareth.

« Mais il le nia, disant : je ne le connais » pas et je ne sais pas ce que vous dites. » Et il sortit devant le vestibule, et le coq » chanta.

« Or, la servante l'ayant vu de nouveau,

» dit à ceux qui étaient là : Celui-ci est l'un » d'entre eux.

« Mais il le nia de nouveau ; et un peu » après ceux qui étaient là disaient à Pierre : » Vraiment tu es de ceux-ci, car tu es Galiléen.

« Mais lui, se mit à faire des imprécations » et à jurer disant : Je ne connais point cet » homme dont vous parlez.

« Et soudain le coq chanta de nouveau. Et » Pierre se souvint de la parole que Jésus lui » avait dite : Avant que le coq chante deux » fois, vous me renoncerez trois fois. Et sor- » tant, il pleura amèrement (1). » Il pouvait être alors environ quatre heures.

Une tradition arménienne rapporte que le coq dont le cri rappela St Pierre à lui-même, effrayé de ce bruit inaccoutumé qui se faisait dans la cour du pontife, voltigeait sur deux colonnes adossées à la porte. L'une d'elles s'y voit encore ; l'autre a été transférée à Rome, en l'église de St-Jean de Latran.

Les fidèles avaient autrefois construit une chapelle au lieu où St Pierre alla pleurer son péché ; elle était à une petite distance de la

(1) St Matth. XXVI et St Marc XIV.

maison de Caïphe, à l'extrémité orientale du mont Sion, où l'on remarque encore une caverne.

De quoi l'homme n'est-il pas capable quand il n'a pour lui que sa présomption? A quels malheurs ne s'expose t-il point par sa curiosité, par le seul désir de voir le dénouement des choses? Mais aussi quels regrets profonds, quelle réparation austère lorsque la grâce de Dieu vient l'éclairer et le soutenir!

Pierre qui se vantait tout-à-l'heure de suivre son maître jusqu'à la mort, à la première occasion, à la voix d'une servante, le renie avec lâcheté. A la lâcheté il ajoute le mensonge, au mensonge l'ingratitude, à l'ingratitude l'infidélité, à tous ses crimes les blasphèmes et les imprécations; et tous ces excès il les couronne enfin par le scandale! Quelle indigne conduite! Quelle chute effrayante! Jésus ne l'abandonne pas. La miséricorde surabondera là où a abondé le péché. Un regard de tendresse et de compassion va du cœur de Jésus se reposer sur le cœur de Pierre, et soudain des yeux de cet infidèle Apôtre coule une fontaine de larmes: larmes

sincères, larmes amères, larmes abondantes, larmes amoureuses, larmes constantes, larmes consolantes, larmes salutaires. Quelle douleur! quelle conversion! quelle pénitence! Comme elles condamnent nos douleurs superficielles, nos conversions imparfaites, nos pénitences défectueuses, nos soupirs de quelques instants!

O profondeur des jugements de Dieu, tandis que Pierre pleure de repentir, Judas se pend de désespoir!

La sentence de mort que le conseil des prêtres venait de rendre contre Jésus était nulle si le gouverneur romain n'y apposait sa sanction. Les Romains n'abandonnaient jamais le droit de vie et de mort aux peuples qu'ils soumettaient. Ils avaient laissé aux Juifs l'exercice public de leur religion et l'usage de leurs lois civiles, mais ils ne leur avaient point permis de faire mourir personne (1).

Le Vendredi 3 avril, vers les sept heures du matin, Jésus, chargé de nouveaux liens, est donc traîné au palais de Pilate. Il marr

(1) St Jean XVIII, 31.

che silencieusement au milieu de la horde meurtrière que précèdent le pontife, les docteurs et les anciens du peuple. Ils passent de nouveau au pied du mont Sion, et après avoir cotoyé le long mur occidental du temple, ils s'arrêtent à l'angle nord-ouest de sa grande enceinte extérieure. Là s'élevait le palais du gouverneur. Le lieu où il rendait la justice, le prétoire, était vers la partie orientale du bâtiment.

Le trajet avait été au moins de treize cents pas.

C'était encore le matin. Pilate est éveillé par les clameurs de la foule, qui envahit la cour de sa maison. Mais, « comme ils ne veu» lent pas entrer dans le prétoire, de peur que » devenant impurs, ils ne puissent manger la » Pâque, » le gouverneur est obligé de sortir pour leur donner audience.

A ce trait on reconnait bien ceux dont le Sauveur avait dit : « Ils rejettent un moucheron, et ils avalent un chameau. » Consciences dissimulées, qui affichent un extérieur de religion pour voiler les plus criminels projets. Plus d'une fois Jésus leur avait arraché le

masque d'une main impitoyable, et avait imprimé sur leur face les stigmates de l'hypocrisie. Aussi le ressentiment de ses sévères mais trop justes critiques était le principal aiguillon de leur fureur contre lui.

« Pilate sortit donc, vint à eux et leur » dit : De quel crime accusez-vous cet homme?

« Ils lui répondirent : Si ce n'était point un » malfaiteur nous ne vous l'aurions pas livré.

« Nous l'avons trouvé pervertissant le peu» ple, empêchant de payer le tribut à César, » et se disant le Christ roi. »

Ils comptaient beaucoup sur la grièveté de ces accusations et s'étaient imaginé que Pilate les accepterait sans autre examen. Mais celui-ci poussé par un sentiment d'équité naturelle leur en demande les preuves; et comme il n'obtenait que des clameurs, il résolut de faire son devoir et de s'éclairer des aveux de l'accusé lui-même. Pour cela il s'éloigne du tumulte, dont la cour de son palais retentissait, rentre dans le prétoire et se fait amener Jésus.

« Es-tu le roi des juifs, lui dit-il ?

« Jésus répondit : Dites-vous cela de vous

» même ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi?

« Pilate répondit: Est-ce que je suis juif? » Ta nation et les princes des prêtres t'ont » livré entre mes mains; qu'as-tu fait?

« Jésus répondit: Mon royaume n'est pas » de ce monde. Si mon royaume était de ce » monde, mes serviteurs auraient combattu » pour que je ne fusse point livré aux » juifs; mais mon royaume n'est pas d'ici.

« Pilate lui dit: Tu es donc roi? Jésus » répondit: Vous le dites. Je suis Roi, je suis » né et je suis venu dans le monde pour ren- » dre témoignage à la vérité. Quiconque » appartient à la vérité écoute ma voix (1). »

A ces paroles si assurées et si sublimes, le gouverneur quoique gentil, comprend le caractère de cette royauté dont le Christ se dit revêtu. Il n'y voit pas une ambition nouvelle; elle n'a rien de commun avec les royautés de l terre, et ne saurait lui inspirer aucune crainte pour le trône des Césars ses maîtres.

« Il vint donc de nouveau vers les Juifs » et leur dit: Je ne trouve aucun crime en » cet homme (2). »

(1) St. Jean XVIII. (2) Ibid.

A peine a-t-il prononcé ces mots que les plaintes, les murmures, les cris éclatent de toutes parts; la foule s'agite devant cette manifestation énergique. Le premier bon vouloir de Pilate commence à faiblir; les sentiments de justice, peu profondément enracinés dans son âme, s'effacent; il n'est pas loin de sacrifier une victime innocente pour calmer à sa porte l'effervescence populaire. Les prêtres semblent s'être aperçus de cette intimidation intérieure du gouverneur, ils s'approchent encore plus de lui, et élevant la voix, ils s'écrient :

« Il soulève le peuple, enseignant dans toute » la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici (1). »

Ce mot de *Galilée* est une bonne fortune pour Pilate; il y voit une issue à l'embaras où il se trouve; et sans plus s'inquiéter des accusations dont il a reconnu lui-même la fausseté, il a hâte de se délivrer de cette foule en renvoyant le prétendu perturbateur de la Galilée au tribunal d'Hérode qui avait ce pays sous sa juridiction. Le Tétrarque arrivait en ce moment à Jérusalem.

(1) St Luc XXIII.

De la maison de Pilate, il ne reste plus aujourd'hui que des vestiges informes, où l'on a de la peine à trouver quelques traces des souvenirs Évangéliques. Les ruines amoncelées sur ce terrain appartiennent à des âges différents. Les premières que l'œil aperçoit proviennent de constructions arabes, écroulées à une époque relativement moins reculée : elles recouvrent un étage inférieur, où l'on remarque plusieurs pièces dont la voûte est encore dans un assez bon état de conservation ; on y trouve aussi quatre citernes ; l'une d'elles, creusée dans le roc vif et d'une capacité considérable, porte des caractères évidents d'antiquité. Ces quelques restes remontent vraisemblablement au temps du vieil Hérode.

On sait que ce prince fit exécuter de grands travaux pour fortifier la Tour Antonia et pour établir une communication entre cette tour et le temple ; il voulait ainsi surveiller de plus près les mouvements des Juifs, qui détestaient son pouvoir. Ce palais de Pilate avait été autrefois converti en sanctuaire par la piété des Chrétiens. Les bâtiments qui

s'élèvent aujourd'hui du milieu de ces ruines sont occupés par le gouverneur turc, et dans l'une de ses ailes a été construite une caserne avec des écuries.

On voit encore le portique de marbre rouge qui servait d'entrée; il est bien conservé. On ne peut plus le traverser, parce qu'il est mûré; mais sa couleur le fait parfaitement reconnaitre.

L'escalier en marbre blanc par lequel Notre-Seigneur monta plusieurs fois de la cour au prétoire, qu'il arrosa de son sang après sa flagellation, a été transféré à Rome par ordre de Constantin, près de St Jean de Latran, où il est révéré sous le nom de *scala sancta*, échelle sainte, escalier saint. La place d'où il a été arraché est encore marquée contre le mur. Cet escalier a vingt-huit marches. A Rome il est accompagné de quatre autres escaliers placés de face, sous les arcs latéraux d'un portique, qui règne sur toute la longueur de ce vénérable édifice. On monte le saint Escalier à genoux, et l'on redescend par les escaliers latéraux. Les marches de la *scala sancta*, quoique de marbre, ont été

creusées par les genoux des fidèles. Clément XII, pour les conserver les fit couvrir de gros madriers et ordonna d'y laisser des ouvertures correspondant aux endroits qui avaient été marqués du sang de Jésus-Christ, indiqués sur le marbre par des croix de bronze. Les tables de bois, quelque épaisses qu'elles soient, ont déjà été usées et renouvelées plusieurs fois.

Pour entrer aujourd'hui dans les bâtiments qui restent du prétoire, on monte par un chemin qui aboutit à une vaste cour, à droite de laquelle se trouvent deux longues voûtes qui mènent à la galerie appelée autrefois *Xystum*.

« Hérode voyant Jésus, se réjouit ; car » depuis long-temps il souhaitait de le voir, » parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de » lui et qu'il espérait lui voir faire quelque » miracle.

« Et il lui fit plusieurs questions ; mais » Jésus ne répondit rien.

« Et les princes des prêtres et les scribes » étaient là, l'accusant toujours.

« Or, Hérode, avec sa cour, le méprisa,

et se jouant de lui, il le revêtit d'une robe » blanche, et le renvoya à Pilate (1). »

Le palais d'Hérode témoin de cette scène sacrilège, n'est distant de la maison de Pilate que d'une centaine de pas, sur la colline d'Acra. Il n'en reste que des ruines; les décombres remplissent en partie les voûtes à demi renversées; des débris de fûts et de colonnes rompues sont épars çà et là. Quelques maisons habitées par des Turcs et construites avec ces débris paraissent à travers ces ruines. Le lieu où fut traduit le Sauveur avait été converti en église, mais elle a subi le sort du reste du palais.

Cet Hérode, surnommé Antipas, était fils d'Hérode le Grand, qui avait ordonné le massacre des Innocents. Il avait reçu en héritage la Galilée et le pays situé au delà du Jourdain. Avec le titre de Tétrarque on lui donne aussi celui de roi. Ce fut lui qui ordonna de décapiter St Jean.

Le retour de l'accusé et de ses accusateurs vint jeter de nouveau Pilate dans l'embarras. Il sait que le juste dont le sort est entre ses

(1) St Luc XXIII.

mains, ne lui est livré que par envie. Il désire toujours le soustraire à la mort; mais le peuple hurle encore dans la cour; les premières condescendances du gouverneur ont accru son audace; un soulèvement est à craindre. Que faire? — Image fidèle de ces luttes intérieures d'une âme en qui le sentiment du devoir n'est pas éteint et que d'implacables passions entraînent. Elle cède, elle ne veut pas céder; elle gémit. Puis un expédient, un moyen terme se présente; elle s'y jette espérant y trouver une issue. C'est ce que fait le gouverneur romain. Il n'allègue plus l'innocence du Sauveur qu'il désespère de faire triompher pleinement; d'un autre côté il ne peut se décider encore à prononcer une sentence de mort, qui lui paraît si injuste. Entre la mort et l'absolution il y aura bien quelque peine qui satisfaira la fureur du peuple.

« Je vais le faire châtier, leur dit Pilate, » et puis je le renverrai (1). » Et à l'instant il condamne Jésus à être flagellé.

De féroces soldats se saisissent de Jésus-

(1) St Luc XXIII, v. 16

Christ, le dépouillent de ses vêtements, lui lient les mains derrière le dos, l'attachent à une colonne, s'arment de verges ou de lanières de cuir et commencent à frapper. Sa chair innocente rougit, elle devient livide ; bientôt elle est déchirée par les coups redoublés ; le sang ruissèle de toutes parts à grands flots ; les premières verges sont usées, d'autres leur succèdent ; les veines sont rompues, les artères sont coupées, les nerfs sont brisés, toute la surface de ce corps adorable est changée ; ce ne sont que plaies et blessures profondes. Il tombe, il nage dans son sang ; le voilà qui se traine comme un ver de terre, sur le pavé tout ensanglanté ; son cœur n'a plus qu'un souffle de vie, on n'entend que quelques faibles soupirs parmi les cris de rage de ses bourreaux qui frappent toujours.

Cependant la fatigue, bien plus que la compassion leur fait tomber les verges des mains. Mais à cette scène de sang va succéder une autre scène d'impiété non moins révoltante. Après quelques instants de repos où ils contemplent d'un œil sec sur le pavé la victime de leur inhumanité, toute la cohorte

composée de six-cent-vingt-cinq hommes se réunit à eux. Les soldats se souviennent que Jésus s'est donné pour roi. — Eh bien, traitons-le en roi, disent-ils. — Ils le relèvent donc. A un roi il faut un trône : et ils le font asseoir sur un débris de colonne ; à un roi il faut une couronne : ils entrelacent une poignée d'épines, les lui placent sur la tête, les enfoncent avec violence, et le crâne est percé, et les cheveux sont arrachés ; à un roi il faut un manteau royal : et ils jettent un vil haillon de pourpre sur ses épaules décharnées ; à un roi il faut un sceptre : et ils mettent un faible roseau dans ses mains liées et garrotées ; à un roi il faut des hommages : et ils plient le genou devant lui, disant avec une horrible dérision : « Salut, Roi des Juifs. » Puis ils se relèvent, l'accablent de soufflets et lui crachent au visage. Il était environ neuf heures.

Pilate survient, et le voyant dans cet état d'opprobre et d'épuisement, il s'imagine qu'il n'est point de cœur si dur qui n'en soit touché, point de haine si envenimée qui n'en soit éteinte. Dans cette vue il traîne à sa

suite Jésus chancelant, épuisé de fatigue, le fait monter sur une galerie qui domine la cour de son palais, et le présente ainsi conspué, couronné d'épines, ayant en main le sceptre de dérision et sur ses épaules le manteau de pourpre aux regards impatients de la multitude, disant : *Ecce homo*, voilà l'homme ! A ce triste spectacle la fureur populaire est-elle assouvie? non. Pilate s'est trompé dans son attente. Un tonnerre de voix éclate de toutes parts : *crucifiez-le, crucifiez-le, qu'il soit crucifié!* Les cris redoublent, le tumulte augmente, les gestes deviennent plus menaçants, l'émeute commence à gronder, Pilate est vaincu. Il descend, va de nouveau s'asseoir sur son tribunal, demande de l'eau, se lave publiquement les mains. et comme si cette cérémonie extérieure avait suffi pour calmer les terreurs de sa conscience, et le rendre innocent du sang que sa faiblesse allait laisser achever de répandre, il prononce une sentence de mort contre le juste, et le livre entre les mains de ses ennemis *pour être crucifié.* Il était à peu près neuf heures et demie.

On avait coutume de flageller les malfaiteurs hors de l'enceinte du palais. A Jérusalem le lieu de la flagellation était de l'autre côté de la rue ; c'était une salle vis-à-vis le prétoire, à huit pas de l'escalier, qui y introduisait. Au milieu, une colonne de quatre-vingt-cinq centimètres de haut, servait à attacher le condamné dont on passait les mains dans l'anneau qui la surmontait.

Une chapelle appelée *sanctuaire de la flagellation* a été bâtie sur le lieu même du prétoire, où Jésus-Christ, lié à une colonne, subit ce supplice à la fois cruel et humiliant. On y entre par une porte donnant sur la rue, et une cour de médiocre grandeur précède le sanctuaire. Ce sanctuaire avait beaucoup souffert par les injures du temps et des infidèles. Ce n'était même plus qu'un endroit immonde, où à peine trouvait-on une place pour y reposer le genou. Il est aujourd'hui en parfait état, restauré qu'il a été, il y a quelques années (en 1838), par les Pères-Latins, qui en ont la propriété exclusive, et auxquels, à la même époque, lors de sa visite en Terre-Sainte, le duc Maximilien de Bavière, donna

des secours généreux dans cette intention. Il a de douze à quinze mètres de longueur, sur cinq à six de largeur. Au milieu s'élève un fort bel autel. Cet autel, comme tous ceux construits au dessus des lieux vénérés, n'est pas fermé sur le devant. Un large marbre gris est au bas du rétable, lié à la marche, ayant au milieu un rond-point avec incrustation de jaspe. C'est le trou où la colonne était plantée. Cinq lampes brûlent autour de ce lieu. Puis de chaque côté, il y a deux autels appliqués contre le mur, et ces quatre autels, aussi bien que le principal, sont remarquables de propreté et d'ornementation simple, mais délicate.

Au rez-de-chaussée du prétoire est une salle assez bien conservée. Ce fut là que les soldats, après avoir fait traverser à Jésus la rue et la cour le conduisirent à la suite de la flagellation, lui jetèrent un manteau de dérision sur les épaules et le couronnèrent d'épines. Pendant que ce divin Sauveur était en proie à leurs railleries et à leurs insultes, il était soutenu par un tronçon de colonne, conservé encore aujourd'hui dans une cha-

pelle de l'église du Saint Sépulcre et qui appartient aux Arméniens. Ce tronçon, ainsi que la chapelle, est connu sous le nom d'*Impropère*, c'est-à-dire des outrages, des affronts.

L'arcade de l'*Ecce Homo* faisait autrefois partie d'un portique très-vaste ; actuellement elle est au dessus d'une rue. Une couche de plâtre ou de chaux en recouvre toutes les parties, et il en résulte que l'observateur distrait ou superficiel est loin d'en soupçonner la haute antiquité. Plus d'un voyageur, prétendu savant, a attribué à l'aveugle crédulité des chrétiens la tradition locale et immémoriale qui donne ce monument comme étant l'arc de Pilate. Mais un examen attentif des blocs considérables de pierre qui entrent dans sa construction et surtout du style de son architecture, entraîne bientôt la conviction, et ne permet pas de douter qu'on ait sous ses yeux l'arcade primitive de l'*Ecce Homo*. Elle est aujourd'hui surmontée d'une ignoble construction arabe, percée d'une fenêtre donnant sur les deux côtés opposés de la voie publique, et servant d'habitation aérienne à l'un des santons ou derviches indiens

musulmans, qui possèdent un petit couvent au pied de l'arc, du côté méridional, le long de la voie douloureuse, à l'extrémité du palais de Pilate. Dans ce même couvent de derviches on voit une pièce, qui était anciennement une chapelle chrétienne, et qui fut convertie en oratoire musulman à une époque difficile à déterminer. Cette chapelle avait sans doute été érigée par la piété des fidèles pour honorer l'Homme-Dieu, en souvenir de tous les outrages dont il fut l'objet en ce lieu.

Il y a peu de temps, des pluies torrentielles, comme on en voit souvent à Jérusalem pendant l'hiver, ont fait crouler un pan de muraille, qui auparavant masquait à l'extérieur le jambage de l'arc. Tout récemment, la face extérieure septentrionale a été dégagée des décombres, qui en dérobaient la vue, et d'une croûte ou revêtement de chaux, qui recouvrait le travail primitif. En déblayant les décombres on a découvert un second arc, en tout semblable au premier, mais d'une hauteur et d'un ouverture beaucoup moins considérables. L'ouverture de l'arc qui passe

sur la rue est d'environ six mètres: la largeur des pieds-droits, des deux côtés parallèles à la rue, est de deux mètres et environ quarante centimètres. A une époque certainement postérieure à la destruction du prétoire on a creusé une citerne profonde dans l'ouverture du petit arc récemment découvert. Si des fouilles étaient pratiquées, elles amèneraient sans doute d'autres découvertes intéressantes.

Comme nous l'avons dit, l'arcade de l'*Ecce Homo* est construite en grosses et belles pierres, semblables à celles que l'on trouve dans les constructions du temps d'Hérode à Jérusalem. Toutefois l'architecture est chargée de peu d'ornements, et, en général, ces ornements sont d'un style simple. La voussure vient retomber sur une corniche composée de deux moulures en relief, séparées par une plate-bande. L'archivolte n'a rien de remarquable, et les moulures, qui la décorent, sont à peu près semblables à celles de la corniche, si ce n'est qu'elles sont plus espacées. Dans deux angles du pilier ou pied-droit de l'arcade, du côté de la voie doulou-

reuse, et du côté intérieur parallèle, sont pratiquées deux élégantes petites niches d'un mètre et demi de hauteur et d'un demi mètre de largeur. Il est probable que des niches semblables sont creusées dans les deux autres angles du jambage à l'orient.

Tels sont les détails matériels que l'on peut donner sur la vénérable arcade de l'*Ecce Homo* que Jésus-Christ a sanctifiée de sa présence et consacrée par le sang qui jaillissait de ses plaies. Qu'on se rappelle la scène déchirante à laquelle nous font assister les Evangélistes et surtout St Jean (1).

(1). Après plusieurs tentatives plus ou moins traversées, M. Alphonse Marie Ratisbonne, dont la conversion au catholicisme a produit, il y a quelques années, une si grande sensation, vient d'acquérir une portion de l'ancien palais ou prétoire de Pilate, pour y construire une maison destinée aux Filles de Sion, dont il est le fondateur avec son digne frère. Le pied-droit septentrional de l'arcade de l'*Ecce Homo* est enclavé dans la portion acquise. Le terrain acheté est situé en face de la caserne turque et de la maison du gouverneur; il a trente mètres de longueur dans le sens de la voie douloureuse, sur une largeur qui varie de trente à trente cinq mètres. On se trouve là au milieu de tous les souvenirs de la Passion, et l'on comprend comme le cœur est profondément ému en ce lieu, où se sont accomplis de si grands mystères. C'est sans doute ce qui

Ici se termine la *voie de la captivité*, première partie de la *voie douloureuse*; elle comprend tout l'espace que parcourut Jésus-Christ depuis le lieu où il fut arrêté, jusqu'au moment où Pilate le montra à la multitude, disant : Voilà l'homme ! On peut y distinguer six *stations* diverses: la première au jardin de Gethsémany, la seconde à la maison du pontife Anne, la troisième au palais du grand-prêtre Caïphe, la quatrième à la maison de Pilate, la cinquième au palais d'Hérode, et la sixième encore au prétoire de Pilate. Et partout quelles ignominies ! quels opprobres !

Dans la Grotte de l'agonie il a été abîmé dans la plus amère tristesse; dans Jérusalem il est couvert à chaque pas de la plus profonde confusion. Il passait pour un prophète, pour

explique la sainte opiniâtreté de M. Ratisbonne à poursuivre l'acquisition de ce coin de terre, qu'il a payé 65,000 francs. Sur une large pierre d'un pilier de l'arcade enfoui depuis des siècles on a découvert ce mot terrible :

TOLLE :

très-lisiblement et profondément gravé. Une main chrétienne le traça sans doute à cette place au moment des désastres qui ont tout renversé à Jérusalem afin de laisser aux générations futures ce témoignage de la tradition

le Messie, pour un Dieu; on le regardait avec un respect qui allait jusqu'à l'adoration; dans Jéruralem, dans la Judée, jusqu'aux extrémités de la Palestine, l'éclat de ses vertus, le bruit de ses miracles avaient contribué à lui acquérir cette réputation générale, et voilà qu'on la lui enlève par toutes sortes de mépris. Il est vendu comme un vil esclave, il est lié comme un voleur insigne, il est souffleté comme un blasphémateur impie; on le traduit devant les juges comme un criminel noirci des plus grands forfaits. Telle est la *voie de la captivité*, où nous venons de le suivre; il n'a parcouru que la moitié de sa triste carrière: des humiliations et des douleurs plus grandes l'attendent sur le *chemin de la Croix.*

SECONDE PARTIE.

CHEMIN DE LA CROIX.

---

§ 1er. STATIONS EXTÉRIEURES.

Le Lithostrotos.— La Croix.— Madone du Spasme — Le Cyrénéen et ses enfants.— Lazare le pauvre. — Maison de Véronique. — La porte judiciaire. — Colonne aux sentences.

Dans le principe le *Chemin de la Croix* se divisait en douze Stations; aujourd'hui on en compte quatorze, parce qu'on y joint celle de la descente de la Croix et celle du Saint Sépulcre. Les neufs premières de ces Stations se trouvent dans les rues de Jérusalem, et forment la *voie douloureuse* proprement dite ; les cinq dernières sont dans la basilique du Saint Sépulcre, qui renferme aussi dans son enceinte le Calvaire. De la maison de Pilate au sommet du Calvaire on compte environ treize-cent-vingt pas : c'est toute l'étendue du Chemin de la Croix dont nous allons parcourir les différentes stations.

Après l'ascension de son divin fils, la Ste Vierge ou seule ou accompagnée des saintes femmes, suivait fréquemment cette voie remplie de souvenirs d'amertume pour son cœur de mère ! A son exemple les fidèles de la Palestine d'abord et dans les âges suivants, de nombreux pélerins allaient en masse visiter les lieux vénérables, sur lesquels le Sauveur avait trainé sa croix et répandu son sang régénérateur.

Nous l'avons vu, Pilate avait déclaré qu'il ne trouvait point de crime dans Jésus-Christ et point de cause de mort ; il avait reconnu qu'il était juste, et que ses ennemis l'avaient livré par envie et par haine. Mais se laissant vaincre par l'importunité tumultueuse des Juifs, plus encore que par la crainte de perdre les bonnes grâces de César, il a porté l'arrêt de mort contre le Saint des Saints, il l'a condamné au supplice infâme de la Croix.

Le lieu élevé en forme de tribunal, où s'assit Pilate pour prononcer la sentence de mort, était une terrasse ou même une galerie, une espèce de balcon pavé de marbre et de pierres de diverses couleurs, ainsi que

son nom l'indique : *Lithostrotos*. Il était attenant au prétoire. Il se trouve aujourd'hui renfermé dans l'enceinte de l'habitation du gouverneur Turc. Il est à quelques pas de la porte qui donne entrée au sanctuaire de la flagellation, au côté opposé de la rue. Les soldats Turcs qui gardent la porte du gouverneur en interdisent les avenues; aussi se contente t-on de faire cette *première Station* devant le portique qui s'ouvrait sur la *scala santa*. Autrefois l'accès du *Lithostrotos* n'était pas interdit aux pélerins, auxquels on montrait la place qu'occupait Jésus lorsqu'il fut condamné, et celle d'où le gouverneur romain parlait au peuple quand il rendait ses arrêts. Le peuple s'assemblait alors dans la cour du prétoire, et le tribunal dominait cette cour.

A peine la sentence est-elle prononcée, qu'elle est exécutée. Alors la vengeance n'a plus de frein, la fureur n'a plus de bornes ; le torrent de l'iniquité déborde. Appelant sur eux et sur leurs enfants le sang qu'ils allaient répandre , les implacables ennemis de Jésus se jettent en ce moment sur lui , le frappent, le poussent, l'entraînent de côté et d'autre,

à travers une populace furibonde qui l'accable d'imprécations. Comme ils n'avaient pas douté du succès de leur poursuite, ils tenaient déjà la croix préparée. On l'apporte. Dès que Jésus-Christ l'aperçoit, il se prosterne en esprit devant elle, il la reçoit comme des mains de son père, et se dispose à la porter. Croix sainte! Croix précieuse! il l'avait attendue, il l'avait désirée, il avait soupiré ardemment après elle depuis le premier moment de sa vie. Il la charge sur ses épaules, sort de la cour du prétoire et prend le chemin du Calvaire pour y consommer son sacrifice.

C'était l'usage que les condamnés à la croix portassent eux-mêmes le bois auquel ils allaient être attachés. Pendant quatre mille ans, la croix avait été dans le monde un objet d'horreur pour tous les hommes; on ne la dressait que pour le supplice des plus grands criminels. Ceux qui le subissaient étaient voués à l'exécration de leurs concitoyens, et le nom seul de la croix était un châtiment. Tous les peuples de l'antiquité païenne avaient la même horreur pour la croix. Il en était de même chez les Israélites: « Maudit soit de

Dieu, dit Moïse, celui qui est attaché à la croix. » Mais voilà que cet objet de malédiction et d'abomination, est devenu plus illustre que les diadèmes et les couronnes depuis que Jésus l'a porté sur ses épaules.

A trois quarts d'heure de Jérusalem, au Couvent de Sainte-Croix, on montre sous le maître-autel de l'église l'endroit où était l'olivier, qui servit pour faire la croix de notre Sauveur. C'est une tradition des plus anciennes; et dès le XIIIe siècle, il y a eu un couvent de femmes pour honorer ce sanctuaire et conserver le souvenir qui s'y rattache. D'ailleurs il n'est pas invraisemblable qu'on soit allé prendre à une si petite distance un arbre qu'on n'aura pas voulu couper dans les jardins de la ville.

Rien n'indique le point précis de la *seconde Station*. Les uns la font à vingt pas, les autres à soixante pas de la première; cette incertitude vient de ce qu'on ne peut pas maintenant préciser l'étendue de la cour du prétoire. L'endroit qu'on détermine généralement est un peu avant l'arcade de l'*Ecce Homo*. Cette arcade, comme nous l'avons dit, est au-dessus

de la rue, et on y passe dessous pour suivre le Chemin de la Croix. La rue longue d'environ deux-cents pas, est en pente et descend jusqu'à la rencontre de celle qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Ephraïm.

Au bout de la rue, à l'angle, en tournant à gauche, on trouve une grosse colonne de marbre rouge, de huit à neuf pieds de long, couchée au pied du mur d'une petite chapelle érigée par le zèle pieux de la mère de Constantin. Elle indique la place où Jésus-Christ *succomba pour la première fois*, sous le poids de l'instrument de son supplice. Les trois chûtes de Notre-Seigneur dans la voie douloureuse ne sont pas marquées dans l'Evangile ; ce sont des faits que la tradition nous a transmis. C'est la *troisième Station* ; elle est à deux-cent-soixante-sept pas de l'arcade.

Que cette croix devait être lourde ! que la faiblesse de Jésus-Christ était grande ! que cette chûte dût lui être douloureuse ! Il se relève péniblement ; il regarde autour de lui, et il ne voit personne qui veuille l'aider à porter ce fardeau. Ses Disciples ne se sont plus montrés depuis qu'il a été fait prison-

nier. Sa divine Mère n'est pas loin ; mais la brutalité des soldats, mais la foule pressée de ses ennemis, mais les flots irrités de la populace ne lui permettent pas de s'approcher. Que fait-elle ?

Une espèce de chemin ou plutôt une ruelle détournée vient rejoindre la rue où doit passer son fils. Marie y accourt ; et au moment où elle parait sur la rue, ses regards rencontrent les regards de Jésus chargé de sa croix. Quel déchirement de leurs cœurs ! Les Evangiles ne disent rien de ce fait ; mais il est cru généralement sur l'autorité de St Boniface et de St Anselme. St Boniface dit que la Vierge tomba comme demi-morte et qu'elle ne put prononcer un seul mot. St Anselme assure que le Christ la salua par ces mots : *Salve Mater*. Comme nous retrouverons Marie au pied de la croix, ce récit des Pères n'a rien que de très-probable ; la foi ne s'oppose point à ces traditions, elles montrent à quel point la merveilleuse et sublime histoire de la Passion s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolu-

tions éternelles, des ruines toujours croissantes, n'ont pu effacer ou voiler la trace d'une mère qui vient pleurer sur son fils. Cette trace est encore vivante dans l'église qui y a été construite autrefois sous l'invocation de Notre-Dame des sept-douleurs, ou de la *Madone du Spasme*. On y fait la *quatrième Station* qui est à quarante-huit pas de la précédente.

A quarante pas plus loin, une rue droite, en pente, tombe sur celle-ci. C'est le pied même de la colline qui conduit au Golgotha. L'épuisement de Jésus était si grand, que les Juifs craignirent que s'ils le forçaient encore à monter cette rue avec la croix sur les épaules, il ne vint à expirer dans une nouvelle chûte, et les priver ainsi de l'horrible plaisir de le voir mourir sur le bois infâme. C'est pourquoi à la jonction des deux rues, ils arrêtent un étranger, appelé Simon, qui revenait des champs, le requièrent de se charger de la croix, et la lui font porter après Jésus. Le lieu de cette rencontre est indiqué par une petite entaille sur l'angle de la rue nouvelle que le Sauveur dût suivre. Là se fait la *cinquième Station*.

Le sujet de cette Station est rapporté par trois évangélistes. Simon est appelé *le Cyrénéen* parce qu'il était originaire de Cyrène, ville de la Lybie, en Afrique, où il y avait beaucoup de Juifs. D'après les paroles de St Luc (1), nous ne pouvons pas savoir si cet homme ne porta qu'un bout de la croix pour aider le Fils de Dieu, ou s'il la porta toute entière. Simon avait deux fils que St Marc appelle Alexandre et Rufus. Ils devinrent deux disciples célèbres dans l'église. A la fin de son épître aux Romains St Paul donne à Rufus un salut très-élogieux; c'est *son élu dans le Seigneur*. L'église d'Avignon honore St Ruf comme son premier Evêque et son fondateur. Ses reliques y furent vénérées jusqu'à la grande révolution dont l'impiété les fit disparaître.

Non loin de l'endroit où se fit cette mémorable rencontre, se présente la trace d'un autre souvenir évangélique que l'on ne peut négliger, même au milieu des émotions de la voie du Calvaire. On voit à main droite le lieu où se tenait Lazare le pauvre, et en face

(1) St Luc, XXIII.

de l'autre côté de la rue, la maison du mauvais riche.

« Il y avait un homme riche, qui était
» vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait
» magnifiquement tous les jours.

« Il y avait aussi un pauvre appelé Lazare,
» tout couvert d'ulcères, couché à sa porte,
» qui eut bien voulu se rassasier des miettes
» qui tombaient de la table du riche, mais
» personne ne lui en donnait, et les chiens
» venaient lui lécher ses plaies.

« Or, il arriva que le pauvre mourut et
» fut emporté par les anges dans le sein
» d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut
» l'enfer pour sépulcre (1). »

Les Juifs eux-mêmes nous ont conservé le nom du mauvais riche; ils l'appellent *Nabal*.

Jésus-Christ montait toujours la rue, chancelant, pâle, le visage couvert de sueur, de sang et de crachats. A cette vue, une femme, qui regardait tristement passer l'indigne cortège, est touchée d'un vif sentiment de compassion; elle se fait jour à travers les soldats et la foule qui entourent Jésus,

(1) St Luc, XVI.

et se jetant à ses pieds, essuye respectueusement cette face méconnaisable, dont les traits restent miraculeusement empreints sur le voile blanc qui l'a touchée. Le nom de cette femme pieuse fut désormais *Véronique;* d'un mot latin et d'un mot grec *Vera-icon*, qui signifient *vraie image.*

Une porte basse, du côté gauche de la rue, indique l'emplacement de la maison qu'habitait Véronique, et dont les ruines même ont disparu. C'est la *sixième Station*, éloignée d'environ cent quatorze pas de la précédente. — La face de Notre-Seigneur, empreinte sur un linge, est gardée à St-Pierre de Rome, sous le nom de *Volto santo* (1).

L'action courageuse de Véronique, la marque extérieure et volontaire de compassion et de respect qu'elle donna au Sauveur, durent le consoler un peu. La manière dont il y répondit montre assez qu'il y fut sensible.

(1) Les uns pensent que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage du Christ au tombeau, et d'autres que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya la face du Sauveur lorsqu'il allait au Calvaire.

Mais ce soulagement ne le soutint pas longtemps; ses forces étaient trop épuisées. La rue montait toujours : aussi à peine eut-il fait une soixantaine de pas, qu'il tomba pour la deuxième fois. Une entaille dans le mur indique le lieu de cette seconde chûte et de la *septième Station.*

Le voilà à l'extrémité de la rue, sous la porte judiciaire par où passaient les criminels qui devaient être exécutés sur le Calvaire. Le Calvaire aujourd'hui renfermé dans la nouvelle cité, était hors de l'enceinte de l'ancienne Jérusalem. De ce côté, la ville finissait donc à la porte judiciaire. Il existe des restes de cette porte; elle est murée à la moitié de sa hauteur : derrière on aperçoit la colonne de pierre, où la condamnation des criminels était affichée; elle est élevée et se voit de loin, bien qu'un buisson de nopal la couvre à moitié. La sentence rendue par Pilate y était placardée lorsque Jésus passa, et ceux qui ne l'avaient pas entendue prononcer au prétoire, purent en prendre connaissance. La voici, telle qu'une tradition la conserve à Jérusalem.

Jésus de Nazareth, convaincu par le témoi-

gnage des anciens de sa nation, d'avoir soulevé le peuple, méprisé César, et de s'être dit faussement le Messie, est condamné à être conduit au lieu ordinaire des supplices, et au mépris de sa prétendue royauté, à y être crucifié entre deux larrons. Va, licteur, prépare la croix.

De la porte judiciaire au sommet du Calvaire le chemin commence à devenir plus raide. Le Sauveur y montait péniblement, toujours plus maltraité par ses bourreaux. Un groupe nombreux de femmes qui se trouvaient là ne put, à cette vue, contenir son émotion et éclata en sanglots. Jésus les entendit, et se tournant vers elles, leur dit, avec une douceur mêlée de tristesse :

« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur » moi, mais pleurez sur vous mêmes et sur » vos enfants.

« Car voici que des jours viendront dans » lesquels on dira : heureuses les femmes » stériles ; heureuses les entrailles qui n'ont » point enfanté, et les mamelles qui n'ont » point nourri.

« Ils commenceront alors à dire aux mon- » tagnes : tombez sur nous ; et aux collines » couvrez nous.

« Car s'ils traitent de la sorte le bois vert, «que feront-ils du bois sec ? » (1)

Une grosse colonne placée devant une porte de peu d'apparence et qui est murée indique le lieu où se fit cette rencontre et cette prédiction que les Évangélistes ont eu soin de nous transmettre. A cette époque cette *huitième Station* était hors de la ville. maintenant elle est dans une rue, à peu près à soixante pas de la septième.

Le chemin qui, prenant à gauche, conduisait autrefois au Calvaire, et par où passa le Sauveur n'existe plus; il est couvert de maisons. Le passage est donc intercepté. Pour visiter la *neuvième Station*, qui indique par une grosse colonne le lieu où Jésus-Christ tomba pour la troisième fois, on est obligé de prendre un chemin nouveau établi à cinquante pas de là. On repasse sous la voûte de l'ancienne porte, et par un long détour on arrive derrière les maisons mentionneés et devant la porte d'un couvent cophte.

La partie du Chemin de la Croix, composée de ces neufs premières Stations, a envi-

(1) St Luc XXIII.

ron un mille de longueur. C'est là tout ce qui reste du passage douloureux du Sauveur dans Jérusalem. Une foi vive voudrait y en trouver des traces plus nombreuses et plus honoreés. Mais la ville sainte est depuis longtemps au pouvoir des infidèles, et l'on doit remercier Dieu que le fanatisme musulman permette encore aux Chrétiens de circuler dans son enceinte et de rechercher les lieux que leur Rédempteur a consacrés de ses douleurs et de son sang. Toutefois la piété n'est pas à l'aise dans les rues de Jérusalem ; elle est obligée de se concentrer dans le sanctuaire de l'âme, et de s'interdire toute manifestation extérieure. Sur un chemin bordé presque uniquement d'habitations turques, et fréquenté par tout le monde, il vaut donc mieux se borner à une prière intérieure : que de provoquer des avanies et des blasphèmes, dont quelques pélerins trop inconsidérés ont eu à se plaindre. Généralement, depuis quelques années surtout, les habitants ne disent rien ; espérons qu'une pleine liberté se lèvera bientôt pour les Chrétiens. En attendant ce jour béni on conseille au pélerin de rester debout

quand il arrive devant une Station, et d'en contempler le sujet dans un humble et religieux silence. On sait bien d'ailleurs se dédommager de cette contrainte spirituelle, quand une fois on est entré dans l'église du Saint Sépulcre pour y suivre les cinq dernières Stations qu'elle renferme.

§ 2me. STATIONS INTÉRIEURES.

L'église du Saint Sépulcre. — Calvaire. Tombeau.

« Et ils vinrent au lieu appelé Golgotha ou » Calvaire ; et ils lui donnèrent à boire du vin » mêlé de fiel; et lorsqu'il en eut gouté il n'en » voulut pas boire. Ils le dépouillèrent ensuite » de ses vêtements (1). » Il était presque midi.

Golgotha signifie rondeur ou tête arrondie, forme de monticule. Le nom de Calvaire parait venir de ce que des têtes d'hommes s'y trouvaient en grand nombre, vu que les criminels étaient mis à mort sur cette colline. Quelques Pères néanmoins disent que ce nom venait de la tête du premier homme, que l'on tenait

(1) Matth· XXVII

par tradition, avoir été enseveli sur cette montagne; et ils remarquent que Jésus-Christ a voulu mourir pour rendre la vie au genre humain, au lieu même ou reposait le corps de celui, par le péché duquel tout le genre humain à été condamné à la mort.

Le Calvaire est renfermé dans la vaste église du Saint Sépulcre. Le mur d'enceinte de ce magnifique monument intercepte donc le passage direct de la neuvième Station à la dixième. Ici encore on ne peut suivre sans interruption les traces du Sauveur. Cette interruption n'aurait pas lieu si une porte était pratiquée dans le mur vis-à vis l'endroit où eut lieu la troisième chute de Jésus-Christ, et permettrait ainsi d'arriver tout droit sur la place où la troupe déicide s'arrêta enfin. Mais il faut faire le tour de l'église et aller chercher au midi la seule porte qui y donne entrée. Les rues qui y conduisent sont extrêmement sales, dépavées en parties, et n'ont que très-peu de largeur. De quelque côté qu'on y vienne, on est obligé de passer sous une porte basse et étroite avant d'arriver à la place qui est devant l'église. Cette place ou parvis a

environ vingt cinq pas de long sur vingt de large. Tout au tour de cette place sont des bâtiments qui lui forment comme une espèce de clôture, pressent de toutes parts la façade de la basilique et la défigurent par leur irrégularité. L'architecture de cette partie de l'édifice est du style gothique des XIIe et XIIIe siècles. Deux portes, ou plutôt une double porte en ogive dont un gros pilier orné de cinq colonnes de marbre établit la séparation, conduit à l'intérieur. Une de ces portes est murée. Chaque côté des portes est flanqué de deux élégantes colonnettes de marbre avec des chapiteaux corinthiens et gothiques. Au dessus de leurs arceaux règne un simple cordon, qui sépare le sommet de la voûte de deux fenêtres correspondantes, et construites dans le même genre. Une corniche richement travaillée forme le couronnement de la façade. Ce mélange de styles, ces ornements divers constituent un ensemble que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, et donnent à ce monument unique, qu'ils décorent, un caractère grave et solennel.

L'entrée n'est pas libre tous les jours. L'au-

torité musulmane qui a la clef de l'église la tient fermée et ne l'ouvre que sur la demande de l'un des trois cultes, c'est-a-dire des Latins ou catholiques, des Grecs et des Arméniens; encore cette *ouverture* pour le public n'a t-elle lieu qu'à la condition d'un prix déterminé. Le droit d'entrée est fixé à cent paras ou deux francs cinquante centimes, plus un peu de café. Les pélerins pauvres attendent que les plus riches aient fait ouvrir l'église pour entrer avec eux. L'ouverture est toujours annoncée par un signal de cloches. Aux jours où il est permis de visiter l'auguste sanctuaire, huit ou dix Turcs, à qui est confiée la garde de l'église, s'établissent à l'entrée armés de gaules et de fouets pour faire la police, et prélèvent sévèrement un tribut sur chaque personne, frappant sans ménagement celui qui voudrait éluder le péage. Dans les autres temps, étendus ou les jambes croisées sur un énorme divan, placé immédiatement derrière la porte, à gauche, ils fument, jouent aux échecs, boivent du café, font des contes entre eux. C'est surtout à l'époque du carême et de Pâque que les pélerins affluent

en plus grand nombre ; l'église reste alors ordinairement ouverte.

Ce n'est donc qu'aux jours d'*ouverture* que l'on peut achever à Jérusalem le Chemin de la Croix.

Pour arriver à la *dixième Station*, celle du *dépouillement de Notre-Seigneur*, la première dans l'intérieur de l'église, il faut prendre à droite, dès qu'on a franchi le seuil de la porte. Elle en est éloignée d'à peu près soixante pas, à l'extrémité orientale. Ce trajet est en partie voûté et par là obscur.

Les bourreaux s'arrêtèrent donc à une petite distance du lieu de l'exécution, pour en faire les préparatifs : le premier de ces préparatifs fut d'enlever ou plutôt d'arracher sur la personne de Jésus-Christ les vêtements qui la couvraient et qui étaient colés à sa chair ensanglantée. L'habillement chez les Hébreux était composé de plusieurs pièces : ils portaient un manteau, une tunique, souvent par dessous une espèce de chemise, et un caleçon. On vénère aujourd'hui à Trèves et à Argenteuil une robe et une tunique de Notre-Seigneur.

Dans l'église du Saint Sépulcre une chapelle est consacrée au souvenir de ce *dépouillement* douloureux. Elle a six pas de large : sur le devant s'élèvent deux piliers qui forment trois arcades. Son autel est assez propre ; il n'y a rien de remarquable. Les Grecs en ont la propriété.

Une pieuse tradition montre, à trente pas de là, toujours à droite, un enfoncement sous le rocher. où l'on croit que Notre-Seigneur fut déposé quelques moments, en attendant que les préparatifs du supplice fussent achevés. On l'appelle la *prison*; il n'y a au fond qu'un tableau éclairé par par plusieurs lampes que les Grecs entretiennent.

« Ils le crucifièrent (1). »

Les préparatifs terminés, ils vinrent prendre Jésus dépouillé de ses vêtements et déposé peut être dans le creux du rocher, et ils le trainèrent où tout devait être consommé. La Croix était étendue par terre: Jésus fut couché sur cette croix. Un gros clou fut enfoncé à coups de marteau dans chacune de ses

(1) St Luc XXIII.

mains, un gros clou fut enfoncé à coups de marteau dans ses pieds, et le sang jaillit de toutes ces plaies.... Quel douloureux, quel navrant spectacle !.... Quel triste objet de contemplation dans ces trois mots : *Ils le crucifièrent* !

De la Station du dépouillement à celle de la *crucifixion* qui est la onzième, il y a environ cinquante pas, en tournant à gauche. Pour y arriver il faut monter au lieu qui porte spécialement aujourd'hui le nom de Calvaire. C'est un rocher ; il est élevé de dix-huit ou vingt pieds au dessus du niveau de la terre. Deux escaliers y conduisent, dont un a dix-huit marches beaucoup plus hautes que les marches ordinaires, En haut, tout le compartiment a vingt-un pas de long sur dix-huit de large. Il est divisé au milieu par deux gros pilastres qui soutiennent la voûte et forment trois arcades. Les murs y sont revêtus de marbre, et le pavé est également de marbre.

C'est au compartiment ou chapelle de droite que se fait la Station du *crucifiement* : c'est là que la main sacrilége des bourreaux attacha notre Sauveur à la croix. Cet endroit est

marqué par un grand cercle d'incrustations de marbre de diverses couleurs, parmi lesquelles domine le rouge, comme pour indiquer que ce fut la place, que Notre-Seigneur rougit de son sang précieux. Cette place est devant l'autel, très beau et orné de magnifiques candélabres; neuf lampes y brûlent sans cesse. Le tableau, qui est sur le fond de l'autel représente d'une manière saisissante le sujet de cette onzième Station. Les Pères Latins à qui la chapelle appartient, y célèbrent tous les jours les Saints mystères.

A six ou huit pas de là, un trou était creusé à coté d'un rocher. La croix, soulevée avec son précieux fardeau, y fut plantée.

« Alors furent crucifiés avec lui deux lar» rons, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

« Et ceux qui passaient le blasphémaient » en secouant la tête.

« Depuis la sixième heure (midi) jusqu'à » la neuvième (trois heures), les ténèbres se » répandirent sur toute la terre.

« Et vers la neuvième heure, Jésus jeta » un grand cri et expira.

« Et aussitôt le voile du temple fut déchi-

» ré en deux du haut en bas; et la terre trem-
» bla et les rochers se fendirent (1).

« Des soldats vinrent donc, et rompirent » les jambes de ceux qu'on avait crucifiés » avec Jésus.

« Et s'approchant de Jésus, quand ils » virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rom- » pirent point les jambes;

« Mais un des soldats lui ouvrit le côté d'un » coup de lance et aussitôt il en sortit du sang » et de l'eau (2). »

La mort de Jésus-Christ est le sujet de la *onzième Station*. Cette Station se fait à l'endroit même, où la croix fut plantée et où Jésus expira pour l'amour des hommes. Elle est dans le compartiment à gauche de la chapelle du Calvaire. Un autel y est dressé. Derrière l'autel, le mur du fond est décoré de riches ornements, à la disposition desquels un goût peu sûr a présidé. Vient ensuite un Christ, ayant à ses côtés la Vierge debout et St Jean ; l'effet en est terrible. Treize lampes se trouvent sur le premier plan, et quinze sur le second. Quatre candélabres

(1) St Matth. XXVII (2) St Jean XIX.

sont aux quatre coins de la table de l'autel, qui est directement au dessus du *trou* de la croix ; il faut se baisser pour voir cette place auguste et sacrée.

Cependant il convient de dire que la cavité qui est aujourd'hui au sommet du Calvaire, n'est pas matériellement celle où fut plantée la Croix du Sauveur. Après l'incendie de 1808, les Grecs bouleversèrent le Calvaire, enlevèrent la pierre dans laquelle avait été enfoncée la vraie croix, pour la transporter à Constantinople, et en mirent une autre à sa place. La véritable fut perdue par le naufrage du bâtiment qui la portait.

Suivant la tradition, Jésus-Christ sur la croix avait la face tournée vers l'occident, et Jérusalem se trouvait derrière lui. Deux pierres rondes et noires indiquent l'endroit où furent élevées les croix des deux larrons. Ces deux croix n'étaient point placées sur la même ligne que celle du Sauveur ; elles formaient avec elle une espèce de triangle, en sorte que Jésus pouvait apercevoir les deux criminels crucifiés près de lui.

Non loin du lieu, où fut érigée la croix,

c'est-à-dire à l'extrémité même de l'autel actuel, à droite et à trente cinq centimètres au dessus du sol, on remarque la *fente* qui se fit dans le *rocher* au moment où Jésus expira. Le prodige est encore visible et frappant; il parle à tous les yeux. Une lame en argent, mobile, large de dix à douze centimètres, recouvre la fente. Cette fente est assez large pour qu'on puisse y mettre la main; elle est très-profonde et descend au moins à cinq mètres. Bien que le pavé de marbre la cache presque en totalité, on sait qu'elle s'étend sur tout le rocher du Calvaire, qu'elle coupe par la diagonale, presque en deux parties égales. Ses deux côtés s'adaptent parfaitement l'un à l'autre, et pourtant elle fait des circuits tellement compliqués qu'il serait impossible à l'art de les contrefaire, au moyen d'aucun instrument. Contrairement aux effets ordinaires des tremblements de terre naturels, le roc ici est partagé transversalement, et la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle.

Entre l'autel du crucifiement et celui de la plantation de la Croix est un petit autel appelé

de la *Compassion*; il est construit à l'endroit où la sainte Vierge, mère désolée, était debout en face de la Croix.

« Jésus voyant donc sa mère, et près d'elle » le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils.

« Après il dit au disciple : Voilà votre mère. » Et depuis cette heure-là le disciple la prit » chez lui (1). »

Cet autel de la Compassion appartient aux Pères-Latins, et ils y célèbrent la messe. Ils ne peuvent le faire sur l'autel de la Croix dont les Grecs ont la propriété exclusive; mais la grande proximité où ils se trouvent les console un peu de cette privation.

«Lorsque le soir fut venu un noble décurion » appelé Joseph, homme vertueux et juste.

« Qui n'avait point consenti au dessein des » autres, ni à ce qu'ils avaient fait, et qui » était d'Arimathie, ville de Judée, attendant » aussi le royaume de Dieu.

« S'approcha de Pilate et demanda qu'il » lui permît d'enlever le corps de Jésus.

« Or, Pilate, étonné qu'il fût mort sitôt,

(1) St Jean. XIX.

» fit venir le Centenier, et lui demanda s'il » était déjà mort.

« Le Centenier le lui ayant assuré, il » permit à Joseph d'enlever le corps de Jésus.

« Et Joseph, ayant acheté un linceul, » descendit Jésus de la Croix.

« Et Nicodème, celui qui s'était rendu » autrefois vers Jésus, durant la nuit, vint » aussi, portant un mélange de myrrhe et » d'aloès, du poids d'environ cent livres.

« Ils prirent donc le corps de Jésus et l'en- » veloppèrent de linges avec des aromates, » selon la coutume d'ensevelir parmi les » Juifs (1). »

C'est le sujet de la *treizième Station*.

L'embaumement du corps de Jésus ne se fit pas sur le Calvaire même. Après que Joseph et Nicodème l'eurent détaché de la Croix, ils le portèrent à une distance d'environ vingt-cinq pas, vers l'Occident. Là ils trouvèrent un rocher, qui avait une surface plate; ils l'y étendirent, le parfumèrent de myrrhe et d'aloès et l'enveloppèrent pieusement d'un blanc linceul. Ce rocher est vénéré mainte-

(1) St Luc XXIII. St Jean XIX

nant sous le nom de *pierre de l'onction.* Elle n'est élevée au-dessus du sol que de huit ou dix centimètres ; elle a environ deux mètres vingt-huit centimètres de long, et un mètre quatorze centimètres de large. Comme quelques pélerins se permettaient de la dégrader par dévotion, on l'a recouverte d'un marbre jaune, qui présente une élévation de trente centimètres. Six énormes candélabres d'une grande beauté, avec des cierges très-hauts, sont aux deux extrémités de cette table, dont un pommeau de cuivre doré orne chaque coin. A l'entour brillent six lampes en argent. La pierre de l'Onction est propriété commune, c'est-à-dire qu'elle appartient aux Catholiques, aux Grecs et aux Arméniens, qui, chaque jour, viennent successivement l'encencer, Elle est vis-à-vis la porte, à quinze mètres de distance. C'est le premier objet que l'on a devant soi en entrant dans la Basilique.

A gauche, à seize pas de la pierre de l'onction est un marbre jaune; il indique la place où les Saintes Femmes avec Marie se tiurent, dans un éloignement respectueux, pendant l'embaumement du corps du Sauveur. Elles

y restèrent aussi durant sa déposition au tombeau.

« Or, il se trouvait, au lieu où il avait été » crucifié, un jardin, et dans ce jardin, un » sépulcre neuf où personne n'avait encore » été mis et que Joseph avait fait tailler dans » le roc.

« Il l'y déposa, roula une grande pierre à » l'entrée du Sépulcre, et se retira.

« Les princes des prêtres et les pharisiens » placèrent des gardes autour du sépulcre, et » scellèrent la pierre (1). »

Ce tombeau ou sépulcre existe encore, c'est le lieu le plus vénéré du monde. Il est à soixante-quatre pas, vers le nord-ouest, du lieu où Notre-Seigneur est mort, et dans la petite vallée du Calvaire. On y fait la *quatorzième et dernière Station*.

Pour se faire une idée exacte et précise du Saint Tombeau, il faut savoir que les Juifs, au moins les plus riches et les plus considérables, avaient coutume de choisir, dès leur vivant, le lieu de leur sépulture, qui était pour l'ordinaire un petit cabinet ou caveau,

(1) St Matth. et St Jean.

qu'ils ouvraient, à la pointe du ciseau, dans quelque roche, de la grandeur du corps, de six à huit pieds en carré, et l'entrée fort petite. Dans ce caveau ils faisaient tailler, à un des côtés de la même roche, un cercueil de la même longueur, de six à sept pieds et à peu près de deux de largeur, creusé environ de sept à huit pouces, avec un petit relais de la même pierre, à un des bouts, pour relever un peu la tête, c'est là qu'on plaçait le corps mort enveloppé de son suaire. Les uns le couvraient d'une table de pierre. Les autres se contentaient de faire boucher le caveau avec une grande pierre, qui était appuyée par le pied contre une autre plus petite et scellée avec du ciment. Quelques uns même mettaient à cette pierre des crampons, pour la tenir plus ferme. Enfin il y en avait qui se contentaient, au lieu du cercueil, de laisser, dans le caveau, un banc de la même roche, en forme de table, creusé seulement d'un pouce, sur lequel ils étendaient le corps sans le couvrir d'une autre pierre.

D'autres voulaient leurs tombeaux plus amples, ils faisaient tailler deux caveaux,

presque de même grandeur, les joignant l'un à l'autre ; en sorte que l'on entrait par une petite porte du premier, qui servait comme de vestibule, dans le second, où était le cercueil. Voilà la forme de la plus grande partie des cercueils particuliers de la Judée : c'était une double grotte.

Le Sépulcre de Notre-Seigneur est fait sur ce dernier plan. Il fut taillé à la pointe du ciseau, dans une roche vive et dure, par l'ordre de Joseph d'Arimathie, Disciple secret du Fils de Dieu. Cet homme juste qui, l'avait fait creuser pour lui-même, dans un petit jardin dont il avait la propriété, à la pente de la montagne et non loin du Calvaire, voulut non seulement le donner à son divin Maître, mais encore avoir l'honneur de l'y déposer de ses mains, aidé de Nicodème et peut-être de quelques autres Disciples.

Ce glorieux tombeau contient donc deux parties, ou deux grottes, tenant l'une à l'autre. Le premier compartiment qui sert comme de porche au second a cinq pas de long et quatre de large ; sa hauteur, du sol à la voûte, est d'environ trois mètres. Son ouver-

ture extérieure est tournée à l'orient, et s'élargit en forme de grotte, au fond de laquelle une porte a été pratiquée. Cette porte, haute d'un mètre trente-cinq centimètres, et large de soixante et dix-sept centimètres, introduit dans le second compartiment. On ne peut y passer qu'en se baissant, pour ainsi dire, jusqu'à la moitié du corps. Elle fut fermée par une *grosse pierre*, que l'on y roula contre, après la déposition du corps du Sauveur. Cette pierre avait un mètre quatre-vingt centimètres de longueur, un mètre et cinq centimètres de largeur, et vingt-sept centimètres d'épaisseur. Le sceau des princes des prêtres fut apposé sur elle. Elle était de plus appuyée par sa base contre une autre pierre de cinquante centimètres en carré, haute de trente et du même roc que le sol de la Grotte, où elle avait été taillée, à un pas au devant de la porte.

Le second compartiment est presque carré. Il a de long deux mètres quatre centimètres; de large, au fond, deux mètres vingt-cinq centimètres, et vers la porte, seulement deux mètres et dix centimètres. La voûte a

deux mètres soixante, dix centimètres de haut. Une table solide de la même pierre y fut laissée en creusant davantage le reste. On l'aperçoit à droite en entrant; elle a toute la longueur de cette grotte et la moitié de sa largeur, c'est-à-dire deux mètres quatre centimètres de long sur un mètre douze centimètres de large. Sa hauteur au dessus du sol est de soixante et dix-sept centimètres. C'est sur cette table sépulcrale que fut mis le corps de Notre-Seigneur, la tête tournée vers l'occident et les pieds vers l'orient.

Tel fut le tombeau du divin Sauveur dans sa forme et sa nudité primitives. La piété des Chrétiens, en le vénérant, a cherché dans tous les siècles à l'embellir. Aujourd'hui tout l'intérieur du tombeau, ainsi que la pierre sépulcrale, est revêtu de marbre blanc. On regrette de ne pas y voir la roche nue; mais ce revêtement a été nécessaire pour la mettre à l'abri de l'indiscrétion des pélerins, qui, quelquefois se permettaient d'en détacher et d'en emporter des morceaux. Les Pères Franciscains, les Grecs et les Arméniens y célèbrent tous les jours

la Sainte Messe, chacun à son tour avec une grande exactitude et dans un ordre parfait (1). C'est sur la pierre sépulcrale elle même que le saint sacrifice est offert, moyennant un autel portatif qu'on y place chaque

(1) Les Latins ont cependant sauvé du naufrage de leur antique droit le Privilège ancien et incontestable d'avoir pendant vingt-quatre heures, le Jeudi Saint, l'usage exclusif non seulement de l'étroit sanctuaire qui contient le divin sépulcre du Sauveur, mais encore de l'église dans laquelle il est renfermé. L'accès de l'église du Saint Sépulcre est sévèrement interdit aux communions dissidentes depuis la messe solennelle du Jeudi Saint jusque après la messe des presanctifiés du Vendredi Saint; on n'a pas souvenance à Jérusalem qu'il ait été jamais dérogé à cet usage. Mais l'année 1858 l'évêque Russe y a porté une grave atteinte en faisant iruption dans l'église vers les sept heure du soir avec quatre ou cinq-cent pélerins de sa nation, et en accomplissant une cérémonie du culte sur le Calvaire. Les Grecs semblent avoir prêté la main à cette violation des droits: dejà leur Patriarche avait permis à l'évêque Russe de faire une entrée pompeuse au Saint-Sépulcre le premier samedi du carême et d'organiser une procession solennelle dans la même église; il lui avait aussi laissé célébrer une messe pontificale au Saint Tombeau et une autre sur le Calvaire. Ces concessions ne devaient pas s'arrêter là et on pouvait croire que l'évêque Russe ferait bientôt parler de lui. L'usurpation qu'il vient de commettre en fait craindre beaucoup d'autres, si la France protectrice des Catholiques en Orient, n'y met de sérieux obstacles.

matin, et qu'on enlève lorsque les Messes sont dites.

Quarante-cinq lampes en or, en vermeil et en argent y brûlent sans cesse, et les fidèles ont la dévotion d'y faire allumer constamment des cierges. C'est une clarté éblouissante. La fumée et la chaleur de toutes ces lampes s'échappent par trois ouvertures pratiquées à la voûte. De plus, la propreté est continuellement entretenue par le soin des Religieux qui essuient les marbres des parois.

La porte intermédiaire est fermée par un rideau de soie cramoisie.

Les parois de la grotte antérieure sont également revêtus de beau marbre, avec des sculptures et des colonnettes du meilleur goût. Il n'y a que la moitié qui tient au Saint Sépulcre qui soit de la même roche que lui: le reste vers la porte extérieure a été bâti depuis. On appelle cette grotte la *chapelle de l'Ange*, parce que c'est le lieu où l'Ange apparut aux Saintes Femmes, quand elles vinrent embaumer le corps de Jésus et où il leur dit: « Il est ressucité, il n'est point ici (1). » L'Ange

(1) St Math. XXVIII.

était alors assis, devant la porte ouverte du Sépulcre, sur la petite pierre carrée, contre laquelle la base de la grosse pierre avait été appuyée. Cette pierre carrée est maintenant exposée au milieu de la chapelle, sur un piédestal en marbre, haut d'un mètre trente-trois centimètres. Nous avons dit que la grosse pierre, qui fermait le Sépulcre, forme actuellement la table d'un autel, au couvent des Arméniens, dans la maison de Caïphe. Quinze lampes ornent et éclairent la chapelle de l'Ange. Quatorze autres lampes plus petites, en argent, d'un travail et d'une délicatesse infinis, sont suspendues en demi-cercle au dessus de la porte d'entrée qui est précédée également de quatre magnifiques candélabres.

Le Saint Sépulcre est tout revêtu extérieurement de marbre blanc et jaune; la roche que ce marbre recouvre a une épaisseur d'un mètre à un mètre vingt-cinq centimètres. C'est un monument tout-à-fait isolé dans l'église, en forme de mausolée ou de catafalque. Il est construit de belles tables de marbres, sur lesquelles des colonnes plates de même matière font saillie et soutiennent la corniche et la

galerie qui décorent le haut. Au dessus même du Saint Sépulcre s'élève un petit dôme soutenu par des arcades à jour, et d'une architecture très-élégante. Il sert à mettre la voûte du tombeau, percée de trois trous, à l'abri de la pluie qui tombe par l'ouverture circulaire d'une grande coupole, élancée dans les airs et au centre de laquelle il est placé. Ce monument a treize pas de longueur et neuf de largeur. La hauteur est de quatre mètres environ, sans la galerie qui le surmonte. C'est l'œuvre d'un architecte européen qui fut chargé de le reconstruire en 1857 : l'église grecque en fit les frais. L'état de vétusté et de délabrement, en grande partie occasionné par l'incendie de 1808, dans lequel se trouvait la chapelle du Saint Sépulcre, avait nécessité cette réparation. Déja vers le milieu du seizième Siècle une réparation semblable avait eu lieu.

L'année 1555, comme le petit monument si célèbre qui recouvre le Saint Sépulcre de Notre-Seigneur, et qui avait été construit par Ste Hélène, mère du grand Constantin, menaçait ruine, et s'était même écroulé en

grande partie, le Pape Jules III, à la prière de l'empereur Charles-Quint, commanda expressément au Père Boniface, alors gardien du Saint Sépulcre, de faire réparer au plutôt ce lieu saint tombant en ruines; et en même temps, Sa Majesté Impériale lui fit assigner des sommes considérables pour la reconstruction de cet ouvrage. Le Père Boniface lui-même nous a transmis, à ce sujet des détails pleins d'intérêt.

« Comme il paraissait nécessaire, dit-il, d'égaler au sol cette construction ancienne, afin de donner plus de solidité à celle qui devait la remplacer, quand on l'eût démolie, le Saint Sépulcre s'offrit à découvert à nos yeux tel qu'il avait été taillé dans le roc. On y voyait peints deux Anges, dont l'un portait un écriteau avec ces mots : *Il est ressucité, il n'est plus ici*; et l'autre, montrant du doigt le Sépulcre, avec cette inscription : *Voilà le lieu ou ils l'ont placé.* Ces deux tableaux, du moment où ils furent en contact avec l'air, tombèrent en grande partie, en poussière. La nécessité nous ayant forcé de soulever une des tables d'albâtre, que Ste Hélène y avait fait

placer pour recouvrir le Sépulcre, afin de pouvoir y célèbrer la Sainte Messe, nous vîmes à découvert ce lieu ineffable, où Notre-Seigneur reposa pendant trois jours. Il nous semblait à tous voir les cieux pleinement ouverts devant nous. Ce lieu, où l'on distinguait encore, dans tous ses contours, des traces de sang de Notre-Seigneur, mêlé à cet onguent qui avait servi à l'embaumer, offrait à nos yeux comme l'image du soleil resplendissant. A cette vue, nous poussâmes de pieux gémissements; des larmes de joie s'échappèrent de nos yeux; nos lèvres baisèrent avec amour ces restes vénérés et divins. Tous ceux qui étaient présents, et le nombre en était grand, car il y avait une foule de Chrétiens des nations de l'Orient et de l'Occident, ne pouvaient contenir les transports de leur tendresse à la vue de ce divin trésor: les uns versaient un torrent de larmes, les autres faillirent en perdre la vie; si grand était l'enthousiasme, l'espèce d'extase, de sainte stupeur qui régnait dans toute l'assemblée. »

Que ces siècles de foi et de piété ardente sont loin de nous!

La Basilique de Jérusalem, bâtie sur un terrain inégal, se compose de trois églises : celle du Saint Sépulcre, celle du Calvaire, et celle de l'Invention de la Sainte Croix.

L'église proprement dite du Saint-Sépulcre est construite dans la vallée du mont Calvaire, sur le lieu même où l'on sait que Jésus fut enseveli. Cette église forme une Croix ; la chapelle même du Saint-Sépulcre n'est que la grande nef de l'édifice ; elle est circulaire et ne reçoit le jour que par un dôme ouvert, au-dessous duquel se trouve le glorieux Tombeau. Dix-huit piliers carrés ornent le pourtour de cette rotonde, qui a quatre-vingt-dix-sept pas de circonférence. Ces piliers soutiennent, en décrivant dix-huit arcades, une galerie supérieure, également composée de dix-huit arcades. Douze de ces arcades servent d'habitation aux Pères Franciscains et les six autres aux Prêtres Arméniens. Des arceaux plus petits, à jour, soutenus par des colonnes, s'élèvent au-dessus de la frise qui surmonte cette galerie, et un dôme majestueux prend sa naissance sur ces arceaux. L'effet en est grandiose.

Le chœur de l'église est à l'Orient de la

nef du Tombeau; il est double comme dans les anciennes basiliques; et autour de ce double sanctuaire régnent les ailes du chœur, toutes garnies de chapelles. Dans l'aile droite s'ouvrent deux escaliers, qui conduisent, l'un, en montant, à l'église et au sommet du Calvaire, l'autre, en descendant, à l'église de l'Invention de la Sainte Croix.

Rien de plus saisissant que l'aspect de l'église du Saint-Sépulcre, dont toutes les stations ont un caractère imposant et sublime. Eclairée par une multitude de lampes, qui jettent sur tous les objets leur teinte douce et mystérieuse, elle dispose l'âme à la prière, et agit sur la mémoire par la grandeur des souvenirs. Du haut des arcades, qu'habitent les Prêtres Chrétiens, du fond des chapelles et des souterrains, où ils épanchent leur âme avec leurs prières, sortent de temps à autre des Cantiques psalmodiés, qui semblent être des concerts des anges. A la variété des voix et des idiomes, se joignent des sons harmonieux qui se font entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. Vous écoutez tour-à tour l'orgue, les chants et les prières, tandis qu'un nuage d'encens s'élève de toutes

les parties de la nef et semble donner une réalité physique aux mystères qui s'accomplissent sur l'autel.

Nous nous arrêterons là. Que de précieux souvenirs n'aurions nous pas encore à présenter à la piété chrétienne, si nous voulions nous écarter de la *voie douloureuse* que nous nous sommes proposé uniquement de suivre aujourd'hui ! Le temple le plus auguste, la ville la plus sainte, la contrée la plus célèbre de l'Univers nous en offriraient à tous les pas. Nous les avons recueillis ailleurs (1). Pour le moment il nous suffit d'avoir conduit l'âme fidèle sur les traces de son Sauveur, depuis le lieu de sa captivité jusqu'à celui de sa sépulture. Nous n'avons voulu parler qu'aux yeux ; mais, à la vue de ces objets que d'émotions dans le cœur! Que de larmes, au lieu de paroles, ont répondu à ces simples et pénétrantes questions, qu'on ne peut éviter de s'adresser : Quel est celui qui souffre ? que souffre-t-il ? De la part de qui souffre-t-il ? Pour qui souffre-t-il ?.... et puis, quelle reconnaissance, quel amour !

(1) Dans l'*Itinéraire divin*, — *Jérusalem et ses environs* — *Et histoire du Saint Sépulcre*.

NOTICE

SUR LES PRINCIPAUX INSTRUMENTS DE LA PASSION.

COLONNE DE LA FLAGELLATION.

Les Évangélistes ne disent rien de la manière dont Jésus-Christ fut flagellé. Les condamnés subissaient cette peine dans le prétoire ou le long du chemin, tandis qu'on les menait au supplice. Lorsque c'était dans le prétoire, ils étaient liés à une colonne. Or, comme Notre-Seigneur fut flagellé dans le prétoire, une tradition très-ancienne assure qu'il fut lié à une colonne. St Jérome, dans l'épitaphe de Ste Paule, dit qu'elle avait vu parmi les colonnes, qui soutenaient le portique d'une église, celle à laquelle on assurait que Jésus-Christ avait été attaché, flagellé, et qu'il avait teinte de son sang. Le vénérable Bède dit également : « Cette colonne, placée dans l'église du mont Sion, porte des tra-

ces certaines du sang de Notre-Seigneur, que l'on peut encore voir aujourd'hui. » Au VIe siècle cette colonne était encore, à Jérusalem, l'objet d'une grande vénération de la part des chrétiens, qui, pleins de foi, l'entouraient de bandelettes de linge et gardaient précieusement ensuite ces bandelettes sanctifiées par ce contact, afin d'opérer par leur application la guérison de différentes maladies. C'est le témoignage de Grégoire de Tours.

La colonne de la flagellation est à Rome depuis l'anné 1223. Le cardinal Colonna, dont le courage et les talents militaires avaient rétabli, sous la domination de l'Eglise romaine, plusieurs provinces révoltées, était allé faire la guerre, avec les troupes pontificales, dans le pays des infidèles. Après avoir pris Damiette et remporté quelques victoires, il fut fait prisonnier par Théodore Comnène, qui soutenait le parti de l'Empereur. Il resta dans les fers pendant quelque temps; mais la sollicitude du pape Honorius III, qui l'avait admis dans le Sacré Collège, le délivra bientôt, et le cardinal revint à Rome n'emportant avec lui que la colonne de la flagellation. Il la plaça

dans l'église de Ste Praxède, dont il portait le titre, et où elle est encore offerte à la piété des fidèles. Elle est de jaspe ou de marbre gris, longue d'un pied et demi, d'un pied de diamètre, et l'on y voit encore l'anneau où l'on attachait les criminels. Ce n'est là toutefois que la partie supérieure de la colonne, la partie inférieure est restée à Jérusalem dans l'église du Saint Sépulcre, où elle est gardée sous un grillage en fer, à gauche, en entrant dans la chapelle de l'Apparition.

INSTRUMENTS DE LA FLAGELLATION.

Les Evangélistes gardent également le silence sur les instruments qui servirent à frapper Notre-Seigneur dans la flagellation. Il y avait deux sortes de flagellation : l'une, où l'on employait des verges et réservée aux hommes libres ou citoyens, l'autre, qui se fesait avec des fouets formés de courroies et de cordes. Baronius dit que c'était celle infligée aux esclaves et incline à croire que Notre-Seigneur, qui avait pris la forme d'un esclave, a voulu être frappé de cette sorte de fouet. Quelque fois, pour rendre la flagellation

plus douloureuse, des morceaux de bois pointus, de petits os brisés ou des crochets de fer étaient attachés au bout des courroies et des cordes. Ste Brigitte, dans ses révélations, dit que les fouets, dont Jésus-Christ fut flagellé, étaient ainsi armés. Mais là dessus rien de certain, si ce n'est que cette flagellation fut des plus sanglantes, soit que les Juifs excitassent la cruauté des bourreaux, soit que Pilate espérât, par le spectacle d'un châtiment plus rigoureux, désarmer la fureur populaire et arracher l'accusé à la mort. Aussi, Notre-Seigneur en prédisant les tourments et les ignominies de sa passion, avait placé au premier rang celui de sa flagellation.

NOMBRE DES COUPS.

Quant au nombre des coups que Jésus-Christ reçut dans cette flagellation, il y a le même silence et la même incertitude. Le Deuteronome le fixait à quarante ; mais Pilate ne professait pas un grand respect pour la loi judaïque, et il est vraisemblable que ce nombre dût être dépassé. Les uns disent que le Sauveur reçut 5335 coups, d'autres 5435 et d'autres 5460.

COLONNE DE L'IMPROPÈRE.

Nous avons dit que cette colonne, ou plutôt un tronçon de cette colonne se trouve maintenant dans l'église du Saint Sépulcre. Il est en marbre gris et placé sur l'autel d'une petite chapelle qui appartient aux Grecs. Ce précieux débris a appartenu autrefois aux Abyssins.

LA COURONNE.

On ne peut faire que des conjectures sur la matière employée pour la couronne d'épines.

« La tradition des chrétiens de Jérusalem, dit Chateaubriand, est que la couronne de Jésus-Christ fut prise sur l'arbre épineux, *lycium spinosum*. Mais le savant botaniste Hasselquist croit qu'on employa pour cette couronne le *nabka* des arabes. La raison qu'il en donne mérite d'être rapportée :

« Il y a toute apparence, dit cet auteur, que le nabka fournit la couronne que l'on mit sur la tête de Notre-Seigneur : il est commun dans l'Orient. On ne pouvait choisir une plante plus propre à cet usage, car elle est armée de piquants ; ses branches sont

souples et pliantes, et sa feuille est d'un vert foncé comme celle du lierre. Peut-être les ennemis de Jésus-Christ choisirent-ils, pour ajouter l'insulte au châtiment, une plante approchant de celle dont on se servait pour couronner les empereurs et les généraux d'armée. »

Cette couronne existe encore, seulement avec quelques épines de moins, qui en ont été séparées. Il semble donc que pour faire disparaître toute incertitude sur la plante qui a donné ses rameaux pour la tresser, il n'y aurait qu'à la soumettre à une inspection attentive et éclairée. Cette inspection a été faite bien souvent, et l'embarras n'a pas été levé. Néanmoins la plante qui est le plus généralement indiquée est une espèce de *jonc marin* dont les pointes sont aussi dures et aussi aigues que des épines.

Au XIII[e] siècle, les Empereurs de Constantinople, se trouvant dans un grand embarras pécuniaire, avaient engagé aux Vénitiens les Saintes Reliques qui étaient en leur possession, c'est-à-dire, la couronne, la lance, le roseau et l'éponge. Mais Baudouin II en

céda la propriété à St Louis qui paya à Venise l'argent pour lequel ces précieuses Reliques avaient été mises en gage, et ordonna de les porter à Paris. Le roi lui-même, accompagné des évêques et des grands du royaume, vint à leur rencontre, les pieds-nus et en versant des larmes, au milieu d'une foule nombreuse et prosternée. Saint Louis distribua quelques morceaux de la couronne aux Églises qu'il affectionnait. Elle fut conservée longtemps dans la Sainte Chapelle, et restituée à Notre-Dame de Paris, au mois de brumaire an XIII (1805). Elle y est encore; pendant la Semaine Sainte, elle est exposée solennellement ainsi que la lance et un des clous, et le Vendredi Saint, les fidèles sont admis à la baiser.

LA SAINTE ROBE.

Les vêtements des condamnés étaient attribués par la loi aux soldats qui assistaient à leur supplice, et qui se les partageaient entre eux. Comme la tunique de Jésus-Christ n'aurait plus eu aucune valeur après avoir été divisée, les soldats tirèrent au sort pour savoir qui l'aurait toute entière.

Une pieuse et très-ancienne tradition dit que cette tunique avait été donnée à Jésus enfant par la bienheureuse Marie, qui l'avait tissue de ses propres mains. Elle était faite de manière à couvrir tout le corps depuis les épaules jusqu'aux pieds. Elle avait été tricotée à l'aiguille : à mesure que Jésus grandissait, la robe grandissait aussi et ne s'usait jamais.

On dit que cette tunique sans couture est conservée à Trèves, dans la Cathédrale où l'avait placée l'évêque Agricius, qui l'avait reçue de Ste Hélène, mère de Constantin. D'autres prétendent au contraire que cette tunique est à Argenteuil, village situé à peu de distance de Paris. Mais ces deux opinions, qui semblent contradictoires, peuvent être parfaitement conciliées. Comme le vêtement des Hébreux se composait de plusieurs pièces, on peut donc admettre que la robe de Notre-Seigneur soit à Trèves et sa tunique à Argenteuil. La tunique vénérée à Argenteuil fut trouvée à Jaffa l'an 590 dans un coffre de marbre. Sa translation se fit avec beaucoup de pompe et de piété. Dans la suite, l'impératrice Irène en fit don à Charlemagne qui, l'an

800, la remit au monastère d'Argenteuil dont sa fille Théodrose était abbesse. Depuis lors la dévotion des fidèles n'a pas perdu de vue cette Relique précieuse.

L'ÉPONGE ET LE ROSEAU.

« Et les soldats présentèrent à sa bouche » une éponge pleine de vinaigre, qu'ils avaient » attachée à un bâton d'hysope (1). »

On distingue deux espèces d'hysope : l'hysope des murs, qui est une plante petite et faible, l'hysope des vallées qui pousse dans les champs et qui s'élève quelquefois à deux pieds de hauteur. Un homme d'une taille ordinaire avec un bâton long de deux pieds, peut en élevant les bras, atteindre à neuf pieds de hauteur; il n'en faut pas davantage pour arriver à la bouche d'un homme sur une croix, D'autant plus qu'ordinairement les croix n'étaient pas fort élevées.

Autrefois le peuple, qui communiait sous les deux espèces, aspirait le précieux sang avec un chalumeau ; aujourd'hui cet usage est réservé au Souverain Pontife, dans les Messes solennelles. Un pieux et savant auteur

(1) St Jean XIX.

se plait à voir là un souvenir allégorique du roseau qui servit à présenter à boire à Notre-Seigneur sur la croix.

L'éponge est conservée à Rome dans la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem (1).

SAINT LONGIN ET LA SAINTE LANCE.

L'église de Rome vénère, sous le nom de St Longin, le soldat qui, pour s'assurer si Jésus-Christ était mort lui perça le côté avec sa lance. On croit que frappé des prodiges qui se passèrent alors sous ses yeux, il alla à une petite distance de la croix et pleura amèrement sa faute. Une chapelle est érigée, sous le vocable de St Longin, en ce lieu-même, dans l'église du Saint Sépulcre à Jérusalem. Plus tard, il se retira en Cappadoce, où il prêcha avec zèle la foi de Jésus-Christ et souffrit le martyre. Les peintres le représentent à cheval, près de la croix; mais comme la lance était l'arme propre du fantassin romain, la science incline à croire que Longin était alors à pied.

(1) Des critiques pensent que cette éponge est celle dont Joseph d'Arimathie et Nicodême se servirent pour laver le corps de Jésus avant de l'embaumer.

Il est vraisemblable que la blessure fut faite au côté droit. A ce côté répond parfaitement la trace de la cicatrice qu'on voit encore sur le Saint Suaire de Turin. Les peintures les plus anciennes représentent la blessure à cette partie du corps ; et la liturgie de l'Eglise a voulu en conserver un symbolique souvenir, en plaçant toujours le calice au côté droit sur l'autel.

Bajazet, roi des Turcs, envoya la Sainte Lance au pape Innocent VIII. Elle est aujourd'hui à Rome, parmi les reliques de la basilique de St Pierre. Mais la pointe en est à Paris, où la fit apporter St Louis, qui l'avait reçue, comme nous l'avons dit, de Baudouin II, empereur de Constantinople.

LA SAINTE CROIX.

Chez les Romains, le supplice le plus grand, le plus horrible, le plus infâmant, était celui de la croix C'était ordinairement le supplice des esclaves, et pour qu'un homme libre y fût condamné, il fallait qu'il se rendît coupable des crimes les plus énormes, parmi lesquels était comptée la sédition. Ce fut pour

ce prétendu grief que Pilate ordonna que Jésus fût crucifié.

La croix n'avait pas toujours la même forme. Tantôt elle ne se composait que d'une seule pièce de bois droite, comme un poteau ou une poutre, sur laquelle les condamnés étaient tenus suspendus avec des clous ou avec des cordes; tantôt elle se composait de deux pièces de bois, et ces deux pièces de bois recevaient différentes dispositions. Ainsi, si elles étaient d'égale longueur, elles étaient placées l'une sur l'autre de manière à se couper à angles aigus, et à former comme une X. C'est de la sorte qu'on représente la croix sur laquelle expira St André. Si les deux bois étaient de longueur inégale, le plus court était alors fixé transversalement à une extrémité du plus long et l'on avait la figure T. Enfin, si une des deux pièces de bois était de beaucoup plus longue que l'autre, pour ne pas suspendre le supplicié à une trop grande élévation, on fixait la pièce la plus courte non loin de l'extrémité de la plus longue, de manière que celle ci, qui était plantée en terre, avait une partie, qui s'élevait plus ou

moins au-dessus du bois transversal. La liturgie, guidée, sans doute, par la tradition, a adopté cette forme comme celle de la croix qui porta notre divin Maître.

La croix qui orne la chapelle de la mort de Notre-Seigneur, dans l'Eglise du Saint Sépulcre, est, dit-on, construite sur les mêmes dimensions que la *vraie croix*.

Tandis que les Disciples rendaient les honneurs de la sépulture au corps du Sauveur, les Juifs faisaient disparaître les instruments de son supplice, et, selon leur coutume, les enfouissaient dans la terre, non loin du lieu où il avait été crucifié. Soit que les chrétiens aient ignoré complètement l'endroit où elle avait été cachée, soit que les persécutions ne leur aient pas permis de l'exhumer, la croix vénérable de Jésus-Christ resta enfouie pendant trois siècles. L'approche même du Sépulcre et du Calvaire était interdite aux chrétiens, depuis l'empereur Adrien, qui, après avoir enseveli ces saints lieux sous un amas de terre, y avait fait ériger un temple païen ainsi que les statues infâmes de Jupiter et de Vénus. Cette profana-

tion avait duré 180 ans. Constantin qui venait de donner la paix et la liberté à l'Eglise la fit cesser. Par ses ordres les idoles et leur temple furent renversés, leurs démolitions jetées au loin, la terre creusée, le Saint Sépulcre rendu à la lumière, le Calvaire rétabli dans son état primitif, et sur les mêmes lieux furent jetés les fondements de la splendide basilique, dont la construction dura six ans.

Ste Hélène, mère de Constantin, malgré son âge de 80 ans, présidait à ces pieux travaux. Quelle joie pour elle, lorsque le tombeau du Sauveur apparut à ses yeux ! Quelle satisfaction, lorsque, de toutes les parties de l'empire, la munificence de son fils lui envoyait pour le décorer les marbres les plus rares, les colonnes les plus belles, les ornement les plus riches, les plus précieux ! Mais un objet manquait encore à son bonheur. Dans tous les grands travaux de deblaiement, elle n'avait pas retrouvé le signe de la Rédemption, la Croix sur laquelle Jésus-Christ était mort. Sa piété était donc toujours avide et inquiète. Sur les renseignements des plus anciens habitants de Jérusalem, ou plutôt

sur l'inspiration du ciel, elle ordonna des fouilles au bas du Calvaire, vers la partie orientale.

Tandis que les ouvriers travaillaient avec ardeur, elle se tenait elle-même à genoux, en prière, à une petite distance, derrière eux. Enfin, au fond d'une grotte profonde, qui avait été comblée de terre, ils trouvèrent trois croix pareilles, le titre, la lance et les clous. Mais le titre était détaché, et l'on ne pouvait reconnaître la croix du Sauveur; ce qui, au premier moment, troubla un peu la joie de cette heureuse découverte. Dans cet embarras, Ste Hélène consulta l'évêque Macaire, et des prières publiques furent ordonnées, pour obtenir de Dieu qu'il fît connaître la vraie Croix. Le secours du ciel ne se fit pas attendre.

Poussé par une inspiration divine; l'évêque, suivi de l'impératrice, s'achemine avec les trois croix vers la demeure d'une femme de Jérusalem, qui était connue de la ville entière comme très-gravement malade, et réduite en ce moment à la dernière extrémité. S'étant approché du lit de la moribonde,

Macaire se met à genoux et s'écrie : « Dieu tout-puissant, qui avez daigné sauver le genre humain par le supplice de la croix qu'a enduré votre Fils unique, et qui avez allumé dans le cœur de votre servante l'ardent désir de retrouver l'instrument sacré, auquel le salut du monde a été suspendu, faites-nous connaître, d'une manière évidente, laquelle de ces trois croix a servi au triomphe du Sauveur, et permettez que la femme expirante, ici couchée, revienne à la vie des portes de la mort, aussitôt que le bois salutaire l'aura touchée. »

Le saint évêque fit alors successivement toucher les trois croix à la malade. A l'attouchement de la dernière, la malade fut instantanément guérie, de telle sorte qu'elle se mit à parcourir sa maison à la vue des assistants, louant et glorifiant le Seigneur, aussi forte aussi robuste que si jamais elle n'eût été souffrante.

Au sortir de cette maison, Macaire rencontra un convoi funèbre ; la foule qui accompagnait le mort au cimetière était nombreuse. L'évêque fait arrêter ceux qui portent le mort,

et touche d'abord, mais inutilement, le cadavre avec deux croix; aussitôt qu'il en a approché celle du Sauveur, le mort s'agite dans son suaire et se dresse plein de vie, au milieu des spectateurs saisis de terreur et d'amiration.

L'Eglise possédait dès lors un trésor de plus.

Ste Hélène envoya une partie de la vraie croix à son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, et la fit porter devant lui dans la guerre. Une autre partie fut envoyée à Rome pour l'église que la pieuse impératrice y fondait alors, sous le nom de Sainte-Croix-de-Jérusalem, où elle se trouve encore aujourd'hui avec un clou, l'éponge et le titre qui avait été placé au haut de la croix du Sauveur. C'est dans cette basilique que l'Église romaine commença, à cette même époque, à célébrer la fête de l'Invention de la Sainte Croix, et c'est de là, que par les soins des Souverains Pontifes, cette solennité s'est répandue peu à peu dans toutes les Églises de l'occident.

La plus grande partie de la vraie Croix demeura à Jérusalem, dans l'église de la

Résurrection ou du Saint Sépulcre, que l'on appelle aussi basilique de la *Sainte Croix*; la garde en fut confiée à l'évêque Macaire. Ce saint Evêque, avait coutume, dans les grandes solennités d'offrir la vraie Croix à l'adoration des fidèles; et il ne manquait jamais de le faire le vendredi de la semaine sainte, jour où les pélerins affluaient, en grand nombre, à son église. Aussi est-il regardé comme le premier instituteur de cette touchante cérémonie du Vendredi-Saint, qui se pratique partout maintenant, et dans laquelle l'image de la croix, voilée depuis le Dimanche de la Passion, est dépouillée et offerte à l'adoration des chrétiens, tandis que les prêtres chantent ces paroles:

Voilà le bois de la Croix, sur lequel a été suspendu le salut du monde, venez, adorons-le.

A Constantinople, le morceau de la vraie Croix fut de bonne heure l'objet de semblables honneurs, dans l'église cathédrale de Ste Sophie. Il y était offert à la vénération publique, durant les trois derniers jours de la semaine sainte. On y suivait cet ordre pour l'adoration: le jeudi, c'était l'empereur,

le sénat, les magistrats et les laïques; le vendredi, l'impératrice, les veuves et les autres femmes; le samedi, l'évêque, les prêtres et tous les membres du clergé.

Sous Héraclius, l'an 624, Chosroès, roi des Perses, qui était en guerre avec lui, s'empara de la ville sainte, y mit le feu, fit prisonnier le patriarche Zacharie, avec un grand nombre de chrétiens, et les vendit ensuite aux Juifs. Mais, pour eux, le plus grand malheur fut l'enlèvement de la vraie Croix, que Chosroès fit porter à Ctésiphonte, sur le Tigre, comme le plus beau trophée enlevé sur les chrétiens.

Dans cette espèce de captivité, la Sainte Croix ne fut point privée d'honneurs, et chez les Perses, elle fut l'objet d'autant de respect qu'à Jérusalem. Les miracles, qu'elle opéra par sa vertu, exercèrent comme une sorte d'apostolat parmi les infidèles, dont plusieurs, frappés d'admiration, embrassèrent la foi chrétienne.

Ce ne fut que dix ans après, qu'Héraclius pût exiger du successeur de Chosroès, qui lui demandait la paix, la restitution de la vraie

Croix. Siroès la lui rendit, dans le même étui d'argent, où Ste Hélène l'avait fait placer. Les prisonniers de guerre furent mis en liberté, et le patriarche Zacharie eut la consolation de rapporter lui-même la Croix du Sauveur dans son église de Jérusalem.

Au printemps suivant, la ville sainte reçut l'empereur, qui venait y réparer les lieux saints, et faire oublier, par sa munificence, les désastres de la guerre. Inspiré par une vive foi et une tendre piété, il voulut porter lui-même la Croix sur ses épaules, à travers les rues de Jérusalem, jusque sur le Calvaire, et la rétablir dans le lieu d'où les Perses l'avaient enlevée. Mais lorsqu'il essaya de marcher sous ce précieux fardeau, une force secrète le retint, et il ne put pas même faire un seul pas en avant. Alors le patriarche s'approcha, et voyant Héraclius tout couvert d'or et de pierreries, lui dit: « Prince, ce vêtement de triomphe est trop éloigné de la pauvreté et de l'humilité de Jésus-Christ, pour aspirer à l'honneur de porter sa Croix. » A l'instant l'empereur se revêt d'un habit simple, se met pieds nus, et peut alors s'avancer jusque

sur le Calvaire, suivi de ses soldats et d'une foule immense, qui répandait des larmes de joie. La fête de l'*Exaltation de la Ste Croix*, que les églises d'Occident et d'Orient célébraient déjà depuis long-temps, reçut alors un nouveau lustre et comme une nouvelle institution.

Ce qui restait de la vraie Croix, à Jérusalem, n'avait guère que deux mètres de long.

L'année 1099, lorsque les Croisés entrèrent dans Jérusalem, un de leurs premiers soins fut de s'enquérir du bois sacré. Les chrétiens, enfermés dans la ville, l'avaient dérobé aux regards des Musulmans. Son aspect excita les plus vifs transports parmi les valeureux pélerins.

Peu après, nous voyons les guerriers chrétiens sortir de Jérusalem, ayant à leur tête le patriarche Arnould, qui portait la Sainte Croix. Ce fut ainsi qu'ils marchèrent contre le calife du Caire qui s'avançait vers Ascalon. Ils la portèrent depuis dans un grand nombre de batailles.

A la désastreuse journée d'Hittin, 5 Juillet 1187, la Sainte Croix tomba au pouvoir de Saladin. Elle était portée par l'évêque de

St Jean-d'Acre, qui, blessé mortellement, la laissa à l'évêque de Lydda; un grand nombre de soldats chrétiens se firent tuer autour d'elle; enfin, elle fut prise par les infidèles, ainsi que le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, et tous ceux qui la défendaient.

Elle ne fut rendue aux chrétiens que trente-deux ans après, à la prise de Damiette.

On en conservait une partie considérable dans l'église du Saint Sépulcre, sur le petit autel de la chapelle qui porte le titre de *Sainte Croix*; mais cette partie a été perdue pendant les temps de persécution. Plus tard, en 1535, ce même autel reçut une autre parcelle de la Croix, que le père Boniface avait trouvé dans le Saint Sépulcre, qu'il faisait réparer et où Ste Hélène l'avait fait déposer. Voici sa relation :

« Au milieu de ce lieu sacré, (le Saint Sépulcre) nous trouvâmes placé un bois enveloppé d'un linge précieux. Ayant pris respectueusement le suaire entre nos mains, pour y déposer nos baisers, du moment où il se trouva exposé à l'air, il s'en alla en rien, et il n'en resta entre nos mains que quelques

fils d'or qui avaient servi à sa texture. Quant au bois contenu dans le suaire, il avait porté autrefois des inscriptions, mais qui maintenant étaient tellement endommagées par le temps, qu'il fut impossible d'en recomposer une seule phrase entière, quoique, en tête d'un parchemin, on pût lire distinctement, en majuscules latines, ces deux mots : *Helena magni*; ce qui nous amena à conjecturer, que ce bois devait être une parcelle de la vraie Croix retrouvée par Ste Hélène, et placée par elle à Jérusalem, comme c'est d'ailleurs conforme à l'histoire. Une croix faite de ce bois a été laissée par nous à Jérusalem, dans la chapelle de Ste Marie de l'Apparition, à côté du Saint Sépulcre, sur l'autel dédié à la Sainte Croix. Nous en avons apporté une autre partie à Rome avec nous, et nous l'avons partagée en plusieurs petites croix, dont l'une a été offerte par nous au Souverain pontife, qui gouverne maintenant l'Eglise, Pie IV, et deux autres à deux illustres cardinaux, hommes d'une grande piété, du nom de *de Carpo* et de *Ara cœli*. Nous avons gardé pour nous même une petite croix faite de ce même bois,

que nous portons avec respect chaque fois que nous sommes en fonction. »

Le morceau déposé sur l'autel de Sainte Croix à Jérusalem, dont vient de parler le Père Boniface, n'y demeura pas long-temps, car, dès l'année 1537, les Pères de Terre Sainte, ayant été incarcérés par Soliman, les Arméniens, qui gérèrent leurs affaires, s'emparèrent de cette précieuse relique et l'envoyèrent en Arménie.

Le fragment de la vraie Croix, qui est conservé à Rome, dans l'église de Sainte-Croix, peut avoir une longueur approximative de quarante centimètres et une largeur de cinq. On l'a renfermé dans une magnifique croix ornée de pierres précieuses, donnée en 1803 par la duchesse de Villa-Hermosa.

Nous voyons, de plus, dans l'histoire de Norwège, que le roi Sigurd demanda et obtint, pour prix des services, qu'il rendit aux Croisés au Siège de Sidon avec ses dix mille Norwégiens, un morceau de la vraie Croix, qu'à son retour dans sa patrie il déposa dans la ville de Konghell. Valdemar III, roi de Danemarck, en obtint aussi un frag-

ment du Pape Urbain V, à condition qu'il marcherait à la délivrance des Saints-Lieux. Plusieurs autres morceaux nous sont venus en Europe par Constantinople. Celui de Constantin échut au doge Dandolo, qui en fit présent à la république de Venise; Philippe Auguste en apporta un en France, qui fut conservé dans la Sainte Chapelle jusqu'en 1791 : à cette époque il fut déposé à Saint-Denis. En 1793 il échappa à un comité de la Convention. Un autre fut enlevé, d'une manière assez curieuse, lors de la prise de Constantinople, par l'abbé Martin, du monastère de Paris, qui le porta dans un couvent de la Haute-Alsace. Dans la suite, il fut partagé entre plusieurs abbayes de cette province.

Ainsi, comme on le voit, un bon nombre de fragments ont été successivement détachés de la vraie Croix. Aujourd'hui, elle est divisée à l'infini, de sorte qu'on en trouve des parcelles dans tous les pays du monde.

Nous avons dit qu'avec la Croix on trouva aussi les *Clous* et le *Titre*.

LES SAINTS CLOUS.

Un des Clous est conservé à Rome dans la

basilique de Sainte-Croix. Il est carré, long de treize centimètres, couronné d'une tête ronde, semblable au chapeau d'un champignon ; la pointe manque, parce que, au dire de Théodoret, l'Impératrice Hélène la fit enchasser dans le casque de son fils, comme un préservatif assuré contre les traits des ennemis. Un autre clou est à Monza : Benoît XIV en a prouvé l'authenticité. On sait d'une manière moins certaine ce que l'autre ou les autres sont devenus. L'église de Paris croit en posséder un ; ceux que l'on vénére ailleurs ne renferment qu'un peu de limaille des *vrais Clous*, où sont faits seulement sur leur modèle.

L'Eglise de Carpentras se glorifie de posséder le saint clou que Constantin fit transformer en mors : elle l'offre à la vénération des fidèles depuis le XIIIe siècle. La tradition locale qui établit l'authenticité de cette précieuse relique est appuyée sur des fondements assez solides.

LE TITRE.

Le Titre est également conservé dans l'église de Sainte-Croix à Rome. Il y a été

déposé en même temps que le fragment de la vraie Croix et le Clou par Sainte Hélène, lors de la construction de ce sanctuaire, au IVe siècle. Le Titre de la Croix, enfermé dans une caisse de plomb, fut anciennement placé au-dessus du grand arc de la basilique. En 1492; sous le pontificat d'Innocent VIII, lors des réparations faites à l'édifice, on trouva que la planche du titre portait encore des traces de sang. Mais elle était rongée par le temps et avait perdu les deux dernières lettres du mot *Judæorum*; elle avait alors une longueur de trente six centimètres; en 1648 le mot *Jesus* avait disparu. On sait que le Titre de la Croix était en hébreu, en grec et en latin. En latin, pour marquer la domination des Romains; en hébreu, qui était la langue du pays, et en grec à cause du grand nombre de Grecs, que la solennité de Pâques avait déjà attirés à Jérusalem. Il reste de l'inscription hébraïque, placée au haut de la planche, quelques traits indéchiffrables; de l'inscription grecque le mot *Nazarenous*; enfin, de la ligne inférieure le mot latin *Nazarenus* et les deux premières lettres de

Rex. Ces deux inscriptions grecque et latine, sont écrites de droite à gauche, de telle sorte qu'elles correspondaient mot pour mot à la ligne hébraïque.

Pour être admis à visiter ces Saintes Reliques à Rome, il faut se présenter en compagnie d'un évêque, ou muni d'une permission. Des lampes et des cierges brûlent devant elles jour et nuit; le sol de la Chapelle de Sainte-Croix où elles sont gardées est formé de la terre même du Calvaire, que Sainte Hélène fit transporter lors de sa construction. On ne peut qu'être heureux et attendri en vénérant ces objets précieux; chacun doit alors se dire avec émotion : j'étais pour quelque chose sur cette Croix, lorsque Jésus y souffrait.

EXERCICE

DU CHEMIN DE LA CROIX.

O Crux, ave, spes unica!
Mundi salus et gloria :
Auge piis justitiam,
Reisque dona veniam.

PRIERE PRÉPARATOIRE.

O Jésus, notre aimable Sauveur! nous voici humblement prosternés à vos pieds, afin d'implorer votre divine miséricorde, pour nous et pour les âmes de nos frères trépassés. Daignez nous appliquer à tous, les mérites infinis de votre sainte Passion, que nous allons méditer. Faites que dans cette voie de soupirs et de larmes où nous entrons, nos cœurs soient tellement contrits et repentants, que nous embrassions avec joie toutes les contradictions, les souffrances et les humiliations de cette vie.

Et vous, ô divine Marie! qui, la première, nous avez enseigné à faire le Chemin de la Croix, obtenez de l'adorable Trinité qu'elle daigne accepter, en réparation de tant d'injures qui lui sont faites, les affections de douleur et d'amour dont l'Esprit vivificateur nous favorisera pendant ce saint exercice.

En allant à la première Station :

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

PREMIÈRE STATION.

Jésus est condamné à mort.

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*

℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

Considérons la soumission admirable de Jésus, lorsqu'il reçoit cette injuste sentence, et tâchons de bien nous persuader que ce ne fut pas seulement Pilate qui le condamna, mais nous ici présens, et tous les les pécheurs de l'univers, qui demandaient sa mort. Disons-lui, pénétrés de la plus vive douleur :

O adorable Jésus! puisque ce sont nos crimes qui vous ont conduit au trépas, faites que nous les détestions de tout notre cœur, afin que notre repentir et notre pénitence nous obtiennent pardon et miséricorde.

Pater noster, Ave Maria, Gloria Patri, etc.

℣. *Miserere nostri, Domine.*

℟. *Miserere nostri.*

℣. *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.*

℟. *Amen.*

En allant à la seconde Station :

Sancta Mater, etc.

DEUXIÈME STATION.

Jésus est chargé de sa Croix.

℣. *Adoramus te, etc.* ℟. *Quia per sanctam, etc.*

Considérons avec quelle douceur notre Divin Maître reçoit sur ses épaules meurtries et ensanglantées le terrible instrument de son supplice. C'est ainsi qu'il veut nous enseigner à porter notre croix, en acceptant avec la plus grande résignation les maux qui nous sont envoyés du ciel, ou qui nous viennent de la part des créatures.

O doux Jésus ! ce n'était point à vous de porter cette Croix, puisque vous étiez innocent ; mais à nous, misérables pécheurs, chargés de toutes sortes d'iniquités, Donnez-nous donc la force de vous imiter, en supportant sans murmure les revers et les disgrâces de cette vie, qui, dans l'ordre de votre Providence paternelle, doivent être pour nous l'occasion de satisfaire à votre justice, et le moyen d'arriver à la céleste patrie.

Pater, Ave, Gloria, etc.

℣. *Miserere nostri, Domine.* ℟. *Miserere nostri.*

℣. *Fidelium animæ, etc.*

En allant à la troisième Station :

Sancta Mater, etc.

TROISIÈME STATION.

Jésus tombe sous le poids de la Croix.

℣. Adoramus te, etc. ℟. Quia per sanctam, etc.

Considérons Jésus-Christ entré dans la route du Calvaire. La sanglante flagellation et le couronnement d'épines, l'ont tellement affaibli, qu'il tombe sous son pesant fardeau, et ne se relève qu'après les outrages les plus sanglants qu'il endure sans témoigner aucun sentiment d'indignation. Voilà comment il a voulu expier toutes nos chutes, et nous apprendre à nous relever par les austérités de la pénitence, quand nous avons eu le malheur de tomber dans l'abîme du péché.

O bon Jésus ! tendez-nous une main secourable, au milieu de tant de dangers, auxquels nous sommes exposés. Daignez nous fortifier dans nos faiblesses, afin qu'après vous avoir suivi courageusement sur le Calvaire, nous puissions y gouter les fruits délicieux de l'arbre de vie, et devenir éternellement heureux avec vous.

Pater, Ave, Gloria, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. ℟. Miserere nostri.
℣. Fidelium animæ etc.

En allant à la quatrième Station.

Sancta Mater, etc.

QUATRIÈME STATION.

Jésus rencontre sa très-sainte Mère.

℣. Adoramus te, etc. ℟. *Quia per sanctam, etc.*

Considérons combien il fut douloureux pour ce divin Fils de voir cette Mère chérie dans des circonstances si cruelles, et pour Marie, de voir son aimable Fils traîné inhumainement par une troupe de scélérats, au milieu d'un peuple innombrable qui le charge d'injures. A cette vue son cœur maternel est percé de mille glaives, et est livré à toutes les angoisses. Elle voudrait délivrer notre Sauveur, et l'arracher des mains de ses bourreaux; mais elle sait que notre rédemption doit s'opérer par sa mort. Unissant donc le sacrifice de son amour à celui de son Fils, elle partage toutes ses souffrances, et s'attache à lui jusqu'au dernier soupir.

O Marie, Mère de douleurs obtenez-nous cet amour ardent, avec lequel vous accompagnâtes Jésus-Christ sur la montagne sainte et cette fermeté que vous fîtes paraître au pied de la Croix, afin que nous y demeurions constamment avec vous, et que rien ne puisse jamais nous en séparer.

Pater, Ave, Gloria, etc.

℣. Miserere nostri, Domine. ℟. *Miserere nostri.*

℣. Fidelium animæ, etc.

En allant à la cinquième Station:

Sancta Mater, etc.

CINQUIÈME STATION.

Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa Croix.

℣. *Adoramus te, etc.* ℟. *Quia per sanctam etc.*

Considérons la grande bonté de Jésus-Christ envers nous. S'il permet qu'on l'aide à porter sa Croix, ce n'est pas qu'il manque de force, puisque c'est lui qui soutient l'univers; mais il veut nous enseigner à unir nos souffrances aux siennes, et à partager avec lui son calice d'amertume.

O Jésus notre Maître, vous en avez bu le plus amer, et vous ne nous en avez laissé que la plus petite partie. Ne permettez pas que nous soyons assez ennemis de nous-mêmes pour la refuser. Faites, au contraire, que nous l'acceptions volontiers, afin de nous rendre dignes de participer aux torrens de délices dont vous enivrez vos Élus dans la terre des vivants.

Pater, Ave, Gloria, etc.

℣ *Miserere nostri, Domine.* ℟. *Miserere nostri.*

℣. *Fidelium animæ, etc.*

En allant à la sixième Station :

Sancta Mater, etc.

SIXIÈME STATION.

Une femme pieuse essuie la face de Jésus-Christ.

℣. *Adoramus te, etc.* ℟. *Quia per sanctam, etc.*

Considérons l'action héroïque de cette sainte

femme, qui, nous apprenant à mépriser le respect humain, s'avance à travers la foule des soldats pour voir son divin Maître. Elle l'aperçoit tout couvert de crachats, de poussière, de sueur et de sang. Un tel spectacle attendrit son âme jusqu'aux larmes, et son amour la mettant au-dessus de toute crainte, elle s'approche de Jésus, essuie ce visage défiguré, cette auguste face qui ravit tous les Saints, devant laquelle les Anges se couvrent de leurs ailes, ne pouvant en soutenir l'éclat.

O Jésus! le plus beau des enfants des hommes, en quel état vous a réduit votre amour pour nous! Non, jamais vous n'avez été plus digne de nos adorations et de nos hommages. Nous vous adorons donc, et prosternés devant votre divine Majesté, nous vous supplions d'oublier toutes nos offenses, et de rendre à notre âme son ancienne beauté, qu'elle a perdue par le péché.

Pater, *Ave*, *Gloria*, *etc*.

℣. *Miserere nostri*, *Domine*. ℟. *Miserere nostri*.

℣. *Fidelium animæ*, *etc*

En allant à la septième Station :

Sancta Mater, *etc*.

SEPTIÈME STATION,

Jésus tombe à terre pour la seconde fois.

℣. *Adoramus te*, *etc*. ℟. *Quia per sanctam*, *etc*.

Considérons l'Homme-Dieu succombant de nouveau.

Contemplons cette sainte Victime étendue par terre sous le faix horrible du bois de son sacrifice, exposée une seconde fois à la cruauté des soldats et de ses meurtriers. C'est encore pour nous donner des preuves de son amour infini, que Jésus-Christ permet cette seconde chute. Il veut aussi nous montrer par-là que, retombant si souvent dans le péché, nous ne devons néanmoins jamais perdre confiance, mais tout espérer de sa miséricorde, en faisant toutefois ce qui dépend de nous. Il nous enseigne également qu'au milieu des plus grandes afflictions, il ne faut pas se laisser aller au découragement ; que la voie du Ciel est semée de ronces et d'épines, et que pour être glorifié, il faut auparavant passer par le creuset des souffrances.

O Jésus, notre force ! préservez-nous de toute rechute, et ne permettez pas que nous ayons le malheur, en nous perdant, de rendre inutiles tant de fatigues et de peines que vous avez endurées pour nous délivrer de la mort éternelle.

Pater, *Ave*, *Gloria*, *etc.*

℣. ***Miserere nostri***, ***Domine***. ℟. ***Miserere nostri.***

℣. ***Fidelium animœ, etc.***

En allant à la huitième Station :

Sancta Mater, *etc.*

HUITIÈME STATION.

Jésus console les filles d'Israël qui le suivent.

℣. ***Adoramus te***, ***etc***. ℟. ***Quia per sanctam etc.***

Admirons ici la générosité incomparable de Jésus-

Christ. Il oublie, pour ainsi dire, ses propres souffrances, afin de ne s'occuper que de celles des saintes femmes qui le suivent, et de leur procurer les consolations dont elles avaient besoin, dans le grand abattement où son état déplorable les avait jetées. En leur recommandant de ne point pleurer sur lui, mais plutôt sur elles-mêmes et sur leur perfide patrie, il nous a fait assez sentir que son cœur serait peu sensible à notre compassion, si nous ne commencions par pleurer nos péchés, qui sont la seule cause de ses douleurs.

O aimable Jésus! vrai consolateur des âmes affligées, daignez jeter sur nous des regards de tendresse et de miséricorde; faites-nous la grâce de vous accompagner constamment dans le chemin de la Croix, avec les filles de Jérusalem, afin d'y entendre, comme elles, des paroles de vie, et d'y jouir de vos ineffables consolations.

Pater, Ave, Gloria, etc.

℣. *Miserere nostri, Domine.* ℟. *Miserere nostri.*

℣. *Fidelium animæ, etc.*

En allant à la neuvième Station.

Sancta Mater, etc.

NEUVIÈME STATION.

Jésus tombe pour la troisième fois.

℣. *Adoramus te, etc.* ℟. *Quia per sanctam etc.*

Considérons l'adorable Jésus arrivé au sommet

du Calvaire Il jette alors ses regards sur le lieu où il va bientôt être sacrifié à la fureur de ses ennemis. Ce qui l'occupe en ce moment, ce sont nos chutes sans fin, et l'inutilité de son sang pour un grand nombre de pécheurs. Cette pensée cruelle le consterne et afflige son tendre cœur, plus que tous les supplices qu'il doit encore souffrir. Elle jette son âme dans une profonde tristesse et dans un si cruel abattement, que ses forces venant à lui manquer, comme dans son agonie, il se laisse aller la face contre terre.

O Jésus! victime d'amour, voici donc que vous allez être immolé pour le salut des hommes. Daignez nous appliquer les mérites de votre sacrifice dans le temps, afin que nous puissions vous offrir celui nos louanges pendant l'éternité.

Pater, Ave, Gloria, etc.

℣. *Miserere nostri, Domine.* ℟. *Miserere nostri.*

℣. *Fidelium animæ, etc.*

En allant à la dixième Station :

Sancta Mater, etc.

DIXIÈME STATION.

Jésus est dépouillé de ses vêtements.

℣. *Adoramus te, etc.* ℟. *Quia per sanctam etc.*

Considérons combien fut grande la douleur de Jésus-Christ, lorsque les bourreaux lui arrachèrent

ses habits. Toutes les plaies qu'il avait reçues, et qui avaient collé sa robe contre sa chair sacrée, se rouvrirent en ce moment, pour lui faire souffrir à la fois tous les tourments de la flagellation. Mais ce qui lui fut encore plus sensible, ce fut d'être exposé dans cette état humiliant à la vue d'une foule immense de spectateurs.

O Jésus! divin Agneau, vous voilà donc parvenu au lieu de votre supplice, sans que vous ayez ouvert la bouche pour vous plaindre! Ah! que votre silence est éloquent, qu'il est énergique! Avec quelle force ne nous prêche-t-il pas la nécessité de réprimer nos impatiences et nos murmures! Vous vous laissez dépouiller de vos vêtements, pour expier le malheur que nous avons eu de perdre le don précieux de la grâce. Daignez nous le faire recouvrer, et nous dépouiller entièrement du vieil homme, afin que nous ne vivions plus que selon les sentiments de votre cœur adorable.

Pater, *Ave*, *Gloria*, *etc.*

℣. *Miserere nostri*, *Domine.* ℟. *Miserere nostri.*

℣. *Fidelium animæ*, *etc.*

En allant à la onzième Station :

Sancta Mater, *etc.*

ONZIÈME STATION.

Jésus est attaché à la Croix.

℣. *Adoramus te*, *etc.* ℟. *Quia per sanctam etc.*

Considérons Jésus-Christ s'offrant à ses bour-

reaux pour être crucifié, et s'étendant lui-même sur l'arbre de la Croix. Quel tourment ne dut-il pas endurer, dans le temps que les coups de marteau enfonçaient d'énormes clous dans ses pieds et dans ses mains adorables! Alors sa chair se déchire, ses nerfs se froissent, ses veines s'ouvrent, et le sang coulant à grands flots, épuise ses forces, et ajoute à de si horribles supplices celui de la soif la plus ardente.

O péché! maudit péché, c'est toi qui fut la cause de cette mer de douleur, dans laquelle nous contemplons la victime de notre salut. Ah! Chrétiens, quel excès d'amour! quelle immense charité! Qu'à cette vue nos cœurs se déchirent et s'embrâsent! Qu'ils renoncent à tous les plaisirs de la terre! qu'ils soient sans cesse crucifiés avec celui de Jésus, et que nos yeux versent jour et nuit des torrents de larmes!

Pater, *Ave*, *Gloria*, *etc.*

℣. *Miserere nostri*, *Domine*. ℟. *Miserere nostri*.

℣. *Fidelium animæ*, *etc.*

En allant à la douzième Station :

Sancta Mater, *etc.*

DOUZIÈME STATION.

Jésus meurt sur la Croix.

℣. *Adoramus te*, *etc.* ℟. *Quia per sanctam etc.*

Considérons Jésus, le Dieu de toute sainteté, expi-

rant entre deux scélérats, et admirons la douceur et la force de son amour. Il demande à son Père le pardon de ses bourreaux, il promet sa gloire au bon larron; il recommande sa Mère au disciple bien-aimé, il remet son âme entre les mains de son Père; il annonce que tout est consommé, et il expire pour nous. Dans le même instant, toutes les créatures publient sa divinité La nature entière s'attriste, et semble vouloir s'anéantir en voyant expirer son Créateur.

O pécheurs! n'y aura-t-il que vous qui demeurerez insensibles à ce spectacle si attendrissant? Jetez un regards sur votre Sauveur, voyez l'état affreux où vos crimes l'ont réduit. Il vous pardonne cependant, si votre repentir est sincère: il a ses pieds attachés, pour vous attendre, ses bras étendus, pour vous recevoir, son côté ouvert et son cœur blessé, pour répandre sur vous toutes ses grâces; sa tête est penchée, pour vous donner le baiser de paix et de réconciliation. Accourons donc auprès de sa Croix, et mourons pour lui puisqu'il est mort pour nous.

Pater, Ave, Gloria, etc.
℣. *Miserere nostri, Domine.* ℟. *Miserere nostri.*
℣. *Fidelium animæ, etc.*

En allant à la treizième Station:

Sancta Mater etc.

TREIZIÈME STATION.

Jésus est déposé de la Croix et remis à sa Mère.

℣. *Adoramus te, etc.* ℟. *Quia per sanctam etc.*

Considérons la douleur extrême de cette tendre Mère après la mort de Jésus son divin Fils. Elle reçoit ce précieux dépôt entre ses bras ; elle contemple son visage pâle, sanglant et défiguré ; elle voit ses yeux éteints, sa bouche fermée, son côté ouvert, ses mains et ses pieds percés. Cette vue est pour elle un martyre ineffable, et dont Dieu seul peut connaître tout le prix.

O Marie, c'est nous qui sommes la cause de votre affliction, et ce sont nos péchés qui ont transpercé votre âme en attachant Jésus-Christ à la Croix. Daignez, ô Mère de miséricorde, obtenir notre pardon, et nous permettre d'adorer dans vos bras notre amour crucifié. Imprimez tellement dans nos âmes les douleurs que vous ressentîtes au pied de la Croix, que nous n'en perdions jamais le souvenir.

Pater, Ave, Gloria, etc.
℣. *Miserere nostri, Domine.* ℟. *Miserere nostri.*
℣. *Fidelium animæ, etc.*

En allant à la quatorzième Station :

Sancta Mater, etc.

QUATORZIÈME STATION.

Jésus est mis dans le Sépulcre.

℣. *Adoramus te, etc.* ℟. *Quia per sanctam etc.*

Voici donc ô Jésus, notre cher Rédempteur, voici donc où repose votre Corps adorable, le précieux gage de notre salut! Faites que notre plus grande consolation dans cette vallée de larmes, soit de nous occuper des supplices et de la mort ignominieuse que vous avez endurée pour nous racheter Et parce que vous n'avez voulu être placé dans un sépulcre nouveau, que pour nous faire connaître que c'était avec un nouveau cœur que nous devions nous approcher de vous dans le Sacrement de votre amour, daignez nous purifier de toutes nos tâches, et nous rendre dignes de nous asseoir souvent à votre banquet sacré. Ensevelissez dans ce même tombeau toutes nos iniquités et nos convoitises, afin que, mourant à nos passions et à toutes les choses d'ici-bas, pour mener avec vous une vie cachée en Dieu, nous méritions de faire une fin heureuse, et de vous contempler à découvert dans la splendeur de votre gloire.

Pater, Ave, Gloria, etc.

℣. *Miserere nostri, Domine.* ℟. *Miserere nostri.*

℣. *Fidelium animæ, etc.*

DEVANT L'AUTEL.

℣. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.	℣. Nous vous adorons, Jésus, et nous vous bénissons,
℟. Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.	℟. Parce que, par votre croix sainte, vous avez racheté le monde.
℣. Ora pro nobis, Virgo dolorosissima.	℣. Priez pour nous Vierge de douleur.
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.	℟. Afin que nous soyons trouvés dignes des promesses de Jésus-Christ.
℣. Signasti, Domine, tuum servum Franciscum.	℣. Seigneur, vous avez marqué votre serviteur St François.
℟. Signis Redemptionis nostræ.	℟. Des signes de notre Rédemption.
℣. Oremus pro Pontifice nostro N.	℣. Prions pour notre saint Père le Pape N.
℟. Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.	℟. Que le Seigneur le conserve, qu'il lui donne une sainte vie, qu'il le rende heureux sur la terre, et qu'il ne l'abandonne point à la fureur de ses ennemis.
℣. Oremus pro Fidelibus defunctis.	℟. Prions pour les Fidèles qui sont morts.
℟. Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.	℟. Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel, et faites luire sur eux votre lumière éternelle.

OREMUS

Respice, quæsumus, Domine, super hanc familiam tuam, pro quâ Dominus noster Jesus-Christus non dubitavit manibus tradi nocentium et crucis subire tormentum.

Domine, Jesu Christe, Filii Dei vivi, qui hora sexta, pro Redemptione mundi. Crucis patibulum ascendisti, et sanguinem tuum pretiosum, in remissionem peccatorum nostrorum fudisti, te humiliter deprecamur, ut post obitum nostrum januam, in Paradisi nos gaudentes introire concedas.

Interveniat pro nobis quæsumus, Domine Jesu Christe, nunc et in hora mortis nostræ, apud tuam clementiam, Beata Virgo Maria Mater tua, cujus sacratissimam animam, in hora tuæ Passionis, doloris gladius pertransivit.

Domine, Jesu Christe, qui, refrigescente mundo, ad inflammandum corda nostra tui amoris

PRIONS.

Daignez, Seigneur, regarder favorablement votre famille, pour laquelle N. S. J. C. a bien voulu être livré entre les mains des méchans et souffrir le tourment de la mort.

Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, qui à la sixième heure êtes monté sur l'instrument de la Croix pour la rédemption du monde, qui avez répandu votre Sang précieux pour la rémission de nos péchés, nous vous prions humblement de nous accorder après notre mort, l'entrée glorieuse du Paradis.

Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que nous trouvions grâce auprès de vous, maintenant et à l'heure de notre mort, par l'intercéssion de la Bienheureuse Vierge Marie votre Mère, dont l'âme fut percée d'un glaive de douleur dans le temps de votre Passion.

Seigneur Jésus qui voyant le refroidissement des chrétiens et pour enflammer nos cœurs du

igne, in carne Beatissimi Francisci, Passionis tuæ sacra Stigmata renovasti, concede propitius, ut ejus meritis et precibus, Crucem jugiter feramus, et dignos fructus pœnitentiæ faciamus.

feu de votre amour, avez renouvelé les sacrées Stigmates de votre Passion dans la chair de St François, accordez-nous par ses mérites et par ses prières, la grâce de porter continuellement la Croix et de faire de dignes fruits de pénitence.

Deus, omnium Fidelium Pastor et Rector, famulum tuum N. quem Pastorem Ecclesiæ tuæ præesse voluisti, propitius respice: da ei quæsumus, verbo et exemplo quibus præest, proficere, ut ad vitam, una cum grege sibi credito, perveniat sempiternam.

O Dieu, qui êtes vous-même le Pasteur et le conducteur de tous les Fidèles, jetez un regard de compassion sur votre serviteur N. que vous avez élevé à la dignité de Pasteur de votre Eglise. Faites-lui la grâce d'avancer par ses paroles et par ses exemples, le salut de ceux qu'il gouverne, afin qu'il puisse arriver à la vie éternelle, avec le troupeau qui lui a été confié.

Fidelium, Deus, omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum, ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur, qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate Spiritus sancti Deus, per

O Dieu, qui êtes le Créateur et le Rédempteur de tous les fidèles, donnez, s'il vous plaît aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés: et faites qu'elles obtiennent par les humbles prières de votre Eglise l'indulgence qu'elles ont toujours si ardemment

omnia sæcula sæculorum. Amen.

désirée; vous qui vivez et régnez avec Dieu le Père en l'unité du Saint-Esprit, durant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

℣. Passio Domini nostri Jesu-Christi sit semper in cordibus nostris.
℟. Amen.

℣. Que la Passion de N. S. J.-C. soit toujours gravée dans nos cœurs.
℟. Ainsi soit-il.

Les Chantres entonnent trois fois à haute voix et posément :

Parce Domine, parce Populo tuo.

Les Assistants répondent trois fois :

Ne in æternum irascaris nobis.

Les Chantres, à haute voix et posément :

Pie Jesu Domine, dona eis requiem.

Les Assistants :

Sempiternam.

Le premier Chantre demande la Bénédiction à haute voix :

Jube, Domine, benedicere.

Le Prêtre qui préside étant debout :

Benedicat nos Dominus noster Jesus Christus qui pro nobis flagellatus est, Crucem portavit e fuit crucifixus. ℟. Amen.

Le Prêtre officiant, après avoir fait une profond inclination à la Croix, la prend, et avec elle donn la bénédiction sans rien dire.

FIN.

Avignon — AUBANEL fr. Imp. de N. S. P. le Pape et de Mgr. l'Archevêq